

5^e ANNÉE - N° 180



INDOCHINE

HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ



DS
531
15634

SOMMAIRE

Visite au chantier de Jeunesse « Pétain »	R. BENJAMIN
Un héros de l'aviation française : le capitaine Dô-huu-Vi	PHAM-QUYNH
Jules Boissière, administrateur et écrivain indochinois (1863-1897)	S. DE SAINT-EXUPÉRY
Quelques photographies inédites du Maréchal	
Mœurs et coutumes du Viêt-Nam. — Les stèles	DUMOUTIER
Le Laotien tel qu'il est et tel qu'il devrait être	THAO VIBOUN
Jeux et ris des enfants annamites	D'après NGO-QUY-SON
Une réalisation de l'entr'aide légionnaire. — La « Maison des Enfants » à Hadong (Tonkin)	G. Y.
La naissance de Dalat	A. BAUDRIT
L'Indochine pittoresque. — Images de Dalat.	
Colonisation familiale	A. J. P.

LE N° 0 \$ 50
JEUDI 10 FÉVRIER 1944



Lu Sung

VOTRE INTÉRÊT

VOTRE DEVOIR

Ne laissez pas vos capitaux improductifs
Donnez sans hésiter votre appui
au Gouvernement.

Souscrivez aux
**BONS DU TRÉSOR
INDOCHINOIS**

TAUX D'INTÉRÊT ANNUEL 2,50 %

BONS A UN AN

émis à 97 \$ 50

remboursables

au pair à un an de date

BONS A TROIS MOIS

émis à 99 \$ 50

remboursables

au gré du porteur

au pair	à TROIS MOIS	de date
à 100 \$ 60	à SIX MOIS	de date
à 101 \$ 20	à NEUF MOIS	de date
à 102 \$	à UN AN	de date

Vous trouverez aux guichets des Banques, des comptables du Trésor et de l'Enregistrement des coupures de 50, 100, 1.000, 10.000 et 100.000 piastres.

Les bons à un an à moins de 6 mois d'échéance, et les bons à trois mois à toute époque sont escomptables à la Banque de l'Indochine (Taux 3 %).

INDOCHINE

HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

5^e Année-N° 180

10 Février 1944

Édité par

L'ASSOCIATION ALEXANDRE - DE - RHODES

6, Avenue Pierre Pasquier — HANOI

Toute la correspondance, mandats, etc. doivent être adressés à la Revue "INDOCHINE"

6, Avenue Pierre Pasquier — HANOI

ABONNEMENTS :

Indochine et France :

Un an : 25 \$ 00, 6 mois : 15 \$ 00

Etranger :

Un an : 35 \$ 00, 6 mois : 20 \$ 00

Le numéro : 0 \$ 50

Abonnements : Les abonnements partent du 1^{er} de chaque mois.

Changements d'adresse : Toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de 0 \$ 40 en timbres et rappeler l'adresse précédente, faute de quoi le changement ne pourra être effectué.

Règlements : Nous prions instamment nos lecteurs et abonnés, lorsqu'ils nous adressent un règlement, de bien vouloir nous rappeler le numéro figurant en haut, à droite, sur notre facture.

Nos factures de renouvellement sont envoyées un mois environ avant l'expiration de l'abonnement.

Si le règlement ne nous parvient pas un mois après la fin de l'abonnement, nous serons dans l'obligation d'envoyer un recouvrement postal et les frais en seront à la charge de l'abonné. Aucun règlement par acompte n'est accepté.

Le teint tonique qu'il vous faut, Madame, choisissez-le :

TANAGRA-ROSÉE, Lotion douce,
TANAGRA-EAU DE VIE, Lotion au Camphre,
TANAGRA-GIVRE, Lotion astringente,
TANAGRA-SOUFFLE D'ORANGE, Lotion à l'Eau de Cologne.
TANAGRA-JUS DE FLEURS, Lait de Beauté concentré.

SANTÉ — BEAUTÉ — CHARME

Visite au chantier de Jeunesse PÉTAÏN

par R. BENJAMIN

(Les sept étoiles de France, Plon, 1942.)

QUELLE admirable journée d'août j'ai vécue au chantier « Pétain », dans la forêt de Tronçais, aux confins du Bourbonnais et du Berry ! Ce chantier est mené par le colonel Furious. Un nom prédestiné. Balzac eut sauté de joie !

L'homme a autant de feu que son nom. C'est la furie française. Il m'a dit en saisissant le bras :

« Venez vite voir les arbres, qui sont si beaux ! »

Et déjà il m'expliquait l'histoire de cette forêt domaniale, qu'a rétablie Colbert. Sans ce grand homme, elle eut été toute dévorée par les bêtes des communes voisines. Il intervint ; il la sauva. Partout où il y avait une place, il fit mettre un gland, puis défendit ce qu'il avait planté. Ces chênes de deux cent soixante-dix ans maintenant, ne sont pas comme celui de Saint Louis, étalant de puissantes branches, protectrices et dispersées. Ils sont droits, ils n'ont visé que le ciel ; ce sont des piliers, dont le feuillage, à trente mètres, forme voûte.

« Quelle grandeur ! me dit le colonel. Comment, entre de pareils géants, un jeune garçon se tiendrait-il mal ? Le problème de la tenue est résolu. »

Nous arrivions à un carrefour. Il me montra la forêt découpée en étoile.

« Et ici, on comprend l'ordre... c'est-à-dire tout. Cette forêt, c'est l'enseignement muet. Savez-vous que de cette forêt, en 1793, on a tiré toute une flotte pour la France ? Un siècle avant, on y avait pris du bois pour achever le Louvre. Depuis toujours, on y fabrique des fûts, destinés à la merveille qu'est le cognac. Quels titres de gloire ! Nos jeunes gens vivent dans la gloire... en faisant du charbon de bois ! »

Je les ai vus faire du charbon de bois. Ils se relayent par équipes. Une seule équipe assemble toutes les professions : l'agréé des lettres auprès du manœuvre. Ce qui est excellent. Les livres font mal sentir la peine de la vie. L'équipe exige de chacun l'oubli de soi dans un travail d'ensemble. Plus d'égoïsme ni de faveurs. L'équipe entière est jugée et récompensée. Je ne dis pas punie, on ne prévoit guère le cas de rébellion, au cœur d'une forêt domaniale qui donne un exemple de persévérance et de supériorité. Ici, il n'y a pas de mur ; personne ne songe à s'en aller.

« Jamais un déserteur ! » dit le colonel Furious.

Ce n'est pas encore le paradis pour cela ; je répète qu'on fait du charbon de bois... c'est-à-dire

qu'on devient de la même couleur que lui, qu'on se brûle et qu'on pleure dans la fumée ; mais il y a les heures où on n'en fait pas, et qui valent d'être vécues, parce qu'on en a fait, que l'esprit, ce démon, est apaisé, et que pour autant l'âme s'épanouit.

Puisque tous les jeunes gens sont convoqués, il est bien entendu qu'il arrive des brutes, qui nées brutes, restent brutes. Ce n'est pas la forêt, l'équipe ni l'exemple qui en feront des anges. Mais... on les rend possibles. Il faut voir l'allure de leurs jeunes chefs ; comment ils se tiennent, comment ils regardent, comment ils parlent, l'élan dans l'accueil, l'ardeur des yeux, la chaleur des propos.

Je riais tout seul, d'un rire mi-amer, mi-joyeux, en songeant à l'adjudant Flick, qui projeta son ombre sur notre jeunesse. Les chefs de recrues ont maintenant de vingt à vingt-cinq ans. Ils veulent comprendre leurs hommes, les enseigner, les aimer. Ce n'est pas qu'ils se dissimulent la dureté de la tâche. Ils m'ont dit la pauvreté des « arrivages » et la démission des familles. Mais, ils encadrent ces malheureux ; ils ne les quittent pas ; ils les accompagnent de l'aube à la veillée, en essayant encore, à l'heure des feux, d'allumer leurs rêveries, et de leur inculquer, dans la lueur mystérieuse des flammes, le sens de l'honneur et de l'amour. Sentez-vous que c'est une Révolution ?

Ces jeunes chefs en tout cas ont conscience de ce qu'ils apportent de neuf, et qui est bouleversant. Le danger, c'est que parfois ils s'enivrent d'eux-mêmes ; ils s'imaginent qu'ils pourront tout, qu'ils vont transformer le peuple ! Ce n'est pas ridicule, c'est touchant.

Je les ai retrouvés au déjeuner, chez le colonel. Nous avons discuté. Nous pouvions discuter, nous étions dans une atmosphère d'affection. Et c'était délicieux de leur dire doucement, qu'on ne croyait pas tout à fait tout ce qu'ils disaient... sur la jeunesse et ses vertus.

Que la jeunesse soit seule capable de tout rénover, voilà le point où je me permets de sourire. Qu'elle espère, qu'elle ose, qu'elle soit forte, parfait ! Mais quelle ne s'isole pas du reste de la nation. Au lieu de rester une force, elle deviendrait un engin : elle exploserait de vanité ; et les premières victimes seraient les plus jeunes. Toutes les générations doivent se donner la main. Qu'un jeune homme qui sent en lui une belle ardeur comprenne d'abord qu'elle lui est léguée ; c'est un héritage ; il apporte le message de ses pères ; et si ses pères n'ont pas achevé le message, c'est eux du moins qui l'ont préparé...

UN HÉROS DE L'AVIATION FRANÇAISE :

Le Capitaine ĐỒ-HỮU-VI

mort au champ d'honneur le 9 juillet 1916

par PHAM-QUYNH

Notre collaborateur P. A. a évoqué dans son article relatif à Roland Garros, publié dans notre précédent numéro la mémoire du capitaine Do-huu-Vi. Notre association vient précisément d'éditer en français et en annamite une plaquette que S. E. Pham-Quynh a consacrée à son héroïque compatriote, mort pour la France. Nous sommes heureux d'en reproduire les principaux passages pour nos lecteurs :



ĐỒ-HỮU-VI, 3 mois avant sa mort.

L'exemple du capitaine Đỗ-huu-Vi.

L'exemple du capitaine Đỗ-huu-Vi, ce pur héros de chez nous, enfant de la terre cochinchinoise adopté par la France protectrice, nous laisse une leçon singulièrement réconfortante et émouvante.

C'est cette leçon que je voudrais livrer à votre méditation.

Les détails de sa vie, les étapes de sa carrière, les circonstances de sa mort, vous les connaissez mieux que moi. Je ne vous apprendrais rien si je vous disais que né en 1885, d'une grande famille que la Cochinchine tout entière connaît et respecte, après des études commencées au Collège Taberd de Saigon puis continuées au Collège Sainte-Barbe à Paris, il entra à Saint-Cyr en 1904, en sortit sous-lieutenant en 1906, — fut affecté à la Légion au 1^{er} Régiment étranger, prit part aux campagnes d'Oudjda en 1906, de Casablanca en 1907-1908, du Haut-Goïr en 1908, de l'extrême-frontière algéro-marocaine de 1908 à 1910 ; entra dans l'aviation en décembre 1910, fut

ainsi un des premiers aviateurs militaires de France et certainement le premier de tout l'Extrême-Orient ; — fit partie de l'escadrille du Maroc occidental en 1912-1913, se distingua au cours de la colonne Brûlard en survolant le premier Fez ; — fut envoyé en juin 1914 en mission en Indochine pour l'étude de l'utilisation des hydroglisseurs sur le Mékong et le fleuve Rouge, y fut surpris par la guerre et obtint sur sa demande à rejoindre le Front où il se fit particulièrement remarquer au cours des opérations de Champagne en effectuant de nombreux et hardis bombardements et en rapportant des renseignements précieux pour le commandement ; — fut victime d'un épouvantable accident au cours duquel il eut la mâchoire fracassée, ce qui l'immobilisait pour plusieurs mois ; — ne pouvant plus piloter, voulut quand même reprendre du service et obtint de passer dans l'infanterie, son arme d'origine ; — chargea le 9 juillet 1916 à la tête de sa compagnie et tomba à 4 heures de l'après-midi, criblé de balles allemandes, près du village de Dompière, sur les bords de la Somme, à l'âge de 33 ans.

Ce curriculum vitae, encore que rempli de brillants états de services et de mémorables faits d'armes, ne saurait cependant nous faire comprendre toute la valeur profonde et symbolique que présentent cette vie magnifique et l'héroïque mort qui la couronne.

Un symbole émouvant de l'amitié franco-annamite.

Car Đỗ-huu-Vi fut pour nous un symbole, le symbole émouvant de l'amitié, de l'union franco-annamite.

Il fut le trait d'union vivant — plus vivant encore après sa mort par le souvenir ineffaçable qu'il laisse dans nos esprits et nos cœurs, — il fut le trait d'union de deux peuples, de deux races que les hasards de l'histoire avaient fait vivre ensemble sur cette terre et dont son suprême sacrifice scella à jamais l'indissoluble amitié.

Il existe ainsi dans la vie des peuples, à certains moments décisifs de leur histoire, de ces hommes-symboles, de ces héros-types qui synthétisent, concrétisent, cristallisent les tendances profondes de leur époque, ces forces impondérables qui commandent leur évolution et décident de leur avenir.

Đỗ-huu-Vi fut de ceux-là. Il le fut simplement, naturellement, avec une suprême aisance, avec cette calme énergie et ce doux entêtement qui sont

la marque de notre race, et en même temps ce brio, cet entrain qui porte l'empreinte française.

Il fut le premier héros — le héros franco-annamite par excellence — produit de l'union spirituelle des deux races, gage de sa solidité et de sa pérennité.

Quand la communauté franco-annamite a donné naissance à un type humain de cette valeur, — naturellement, spontanément en quelque sorte, sans nul secours à ces « forceries » qui ne sauraient produire que de l'artificiel et du provisoire — elle est assurée de vivre et de durer, malgré toutes les contingences.

C'est ainsi que la vie de Dô-huu-Vi, indépendamment de sa valeur humaine et intrinsèque qui fait qu'elle serait belle partout, dans tous les temps et dans tous les pays, prend pour nous,

Français et Annamites, la valeur d'un symbole, d'un enseignement, d'un exemple.

Réponse légendaire d'un héros à un héros.

Messieurs, il est une phrase de Barrès qui me revient à la mémoire chaque fois que je pense à l'entrevue mémorable au cours de laquelle Dô-huu-Vi fit au Gouverneur Général Van Vollenhoven, — cet autre héros digne de l'antique — la réponse devenue légendaire.

« Je suis Français et Annamite : je dois faire doublement mon devoir. »

Maurice Barrès parlant du poète José-Maria de



L'AVIATION AU MAROC.
L'arrivée à Marrakech du premier aéroplane
piloté par le lieutenant Dô-huu-Vi
(Photo du lieutenant Louis Raymond).

SPORTS MILITAIRES EN AFRIQUE.

L'aéroplane vient de faire sa première apparition à Marrakech.

Parti de Casablanca pour la capitale du Sud, le 11 novembre dernier, à 11 h. 15, deux heures dix minutes plus tard, soit à 13 h. 25, ayant couvert 210 kilomètres, le lieutenant Do-huu atterrissait au camp de Gueliz, occupé par la colonne Mangin.

Avec quelle curiosité on le guettait et quelle joie autour des tentes, quand on vit apparaître, dans le lointain du ciel, à peine plus visible qu'un éphémère, le Blériot arrivant à tire-d'aile ! En un clin d'œil, tous les officiers du

camp avaient sauté en selle et se précipitaient vers le terrain d'atterrissage aménagé par les tirailleurs sénégalais, pour fêter leur charmant et si brave camarade.

Le 13, après avoir la veille émerveillé les Marakchiin par une série d'évolutions au-dessus de leur ville, le lieutenant Do-huu repartait, chargé par le colonel Mangin d'une mission de service, et accomplissait un raid plus audacieux encore qu'à l'aller, en parcourant d'un vol le trajet Marrakech-Casablanca-Rabat, soit près de 300 kilomètres, par un temps sombre, dans des conditions très défavorables.

(Illustration, n° 3642 du 14 décembre 1912.)

Heredia a dit : « La France excelle à frapper des médailles avec de l'or étranger. »

Van Vollenhoven, Dô-huu-Vi ne sont-ce pas là deux admirables médailles françaises frappées avec de l'or étranger !

Certes, il faut d'abord que le métal soit de bon aloi. L'or annamite qui a servi à frapper l'émouvante effigie de notre jeune héros, est un or pur, un métal sans mélange. Il est extrait des entrailles de la terre d'Annam qui, à travers les siècles a produit tant de belles et nobles figures de guerriers et de patriotes qui ne dépareraient aucun Panthéon du monde. Les Trung-Trac et Trung-Nhi, les Ly-thuong-Kiêt, les Tran-quôc-Tuan, les Lê-Lôi, les Nguyễn-Anh, forment lignée de gloires nationales qui illustrèrent notre histoire deux fois millénaire.

Un précieux produit du terroir annamite.

Dô-huu-Vi est le digne descendant de cette lignée glorieuse. Il est l'authentique produit du terroir annamite fécondé par le génie civilisateur de la France. Il porte témoignage pour notre race qui est bien loin d'épuiser sa sève héroïque et est encore capable de donner naissance à des hommes valeureux.

Il fut bien un enfant du vieux pays d'Annam. Son éducation française n'a pas affaibli son âme annamite. Elle l'a au contraire fortifiée, régénérée, rajeunie, en y ajoutant un esprit et un cœur français. Et de cette merveilleuse greffe humaine, il est sorti un type humain original qui porte à la fois, nous l'avons dit, la marque annamite et l'empreinte française.

La marque annamite, elle est dans son amour pour sa mère, dans le véritable culte qu'il lui vouait, dans ce sentiment du « Hiêu » ou Piété filiale qui est le pivot de notre morale traditionnelle. L'Annamite n'a pas l'habitude d'extérioriser ses sentiments. Ceux-ci cultivés, disciplinés, trempés par plusieurs siècles d'éducation confucéenne, — une des plus hautes cultures morales qui soient — n'en sont pas moins profonds et vivaces. Le premier, le plus élevé de ces sentiments, celui qui commande en quelque sorte tous les autres, — car notre ancienne morale en établit une véritable hiérarchie, — c'est la Piété filiale, ce sentiment type dont toute notre histoire et notre littérature portent l'exaltation, la glorification. On peut être un homme éminent, un sujet d'élite ; si ce sentiment essentiel, primordial n'habite pas votre cœur, tous vos mérites en sont pour ainsi dire annihilés. C'était là pour nos pères, un critère infaillible. Cette conception austère, que d'aucuns considéraient sans doute comme trop étroite, et qui s'explique par l'organisation patriarcale de la société annamite, n'a pas peu contribué à maintenir le niveau moral de notre peuple à travers les siècles. Elle a formé de beaux caractères qui furent de tout temps cités en exemple à la jeunesse.

La vie intime de Dô-huu-Vi.

Dô-huu-Vi fut un fils pieux, il avait le « Hiêu », et ce trait de son caractère, plus que tous les autres, le rattache directement à la tradition vivante du passé. Ce trait éclate dans les lettres qu'il écrivait à ses frères. Je dois à leur obligeance de pouvoir en lire quelques-unes. Griffon-

nées dans une cabine de paquebot ou dans une chambre d'hôtel durant ces semaines tragiques d'octobre 1914 où il allait rejoindre le Front et où il faisait d'avance le sacrifice de sa vie à la France, ces lettres débordent d'un même sentiment ; son amour pour sa mère, son chagrin de savoir qu'elle souffre pour lui.

Voici ce qu'il écrit à son frère, M. le Conseiller Dô-huu-Tri, de Singapore, le 5 octobre 1914 :

La meilleure preuve d'affection que tu pourras me témoigner et dont je te serai toujours reconnaissant, c'est de continuer à consacrer tous les moments de liberté pour rester auprès de maman et de la consoler.

Car, vois-tu, nous lui devons tout, et si notre métier exige tant de sacrifices, je n'oublierai jamais que notre pauvre mère souffre infiniment et que toutes les satisfactions que nous pourrions lui donner plus tard seront payées par bien des larmes.

Pauvre mère, plus je m'éloigne d'elle, plus je me sens ingrat et je me demande même comment j'ai pu briser ce cœur tant aimé sans sourciller, ne pensant qu'à une chose : satisfaire mon honneur militaire.

Je viens te demander de me donner cette grande marque d'affection, je te demande ce service, sachant que tu le feras de bon cœur. N'as-tu pas été depuis ma plus tendre enfance le bon frère !

En souvenir de toutes les gâteries et des préférences que tu m'avais toujours témoignées, je te demande de faire l'impossible pour consoler maman et lui faire comprendre combien est beau le sacrifice qu'elle est en train de faire à la France...

Avant de rejoindre son escadrille, il griffonnait un mot de Paris à son autre frère, le colonel Chàn, et sa pensée se reportait encore, naturellement vers sa mère :

Mère surtout se fait tellement de soucis pour toi et pour moi que je doute fort qu'elle supporte longtemps ce chagrin.

Pauvre mère, c'est bien elle qui est la plus à plaindre.

J'ai tenu à citer longuement ces lettres, pour montrer notre héros sous un jour nouveau, plus intime et combien plus émouvant ! J'ai tenu à insister sur ce qu'on peut appeler cet aspect traditionnel de son âme, pour montrer que l'éducation française n'a pas détruit en lui les vieilles vertus de la race, et qu'au fond il est resté fidèle à l'antique morale ancestrale.

Mais cette éducation française, de quelle profonde empreinte elle l'a marqué ! Il lui doit cette haute conception du devoir de l'honneur militaire que nous retrouvons également dans ses lettres :

Quel que soit le prix que l'on attache à la vie, écrit-il, la mort vaut cent fois mieux que la moindre défaillance lorsqu'il s'agit de remplir son devoir...

Et encore : *Pour ce qui me concerne, je suis on ne peut plus heureux. Hirschauer m'a nommé commandant d'une escadrille de nouvelle formation, escadrille de bombardement. Je pars lundi. Tu vois qu'on ne nous fait pas moisir, et je serai l'impossible pour faire dignement mon devoir...*

J'ignore ce que l'avenir me réservera. Mais tu pourras dire plus tard, s'il m'arrive malheur, à

tous ceux qui m'ont connu, que j'ai fait tout mon devoir...

Bonne chance, vieux, arrive que pourra. Faisons chiquement notre devoir !

Pieux à l'annamite et courageux à la française.

« Faisons chiquement notre devoir ! » Voilà qui est bien français. Le devoir, ce n'est plus quelque chose d'austère, de rigide, imposé par la morale, commandé par la tradition ou les convenances ; c'est ce qu'on doit faire gaiement, allègrement, avec entrain, avec enthousiasme. De même, le courage. Le courage annamite est tranquille, serein, impassible, légèrement teinté d'une nuance de fatalisme. Le courage français est toute joie, tout élan : il est plein de mordant et est souvent synonyme de cran. C'est le courage des Saint-Cyriens allant à la bataille en grand uniforme, casaco déployé.

Le capitaine Dô-huu-Vi est un fils pieux à l'annamite, un soldat courageux à la française.

Quel symbole et quelle réussite !

Le ferment français faisant lever la pâte annamite : l'exemple de Dô-huu-Vi est encourageant pour l'avenir de l'Annam sous la protection de la France.

Les pionniers de l'amitié franco-annamite.

Cet exemple comporte encore un enseignement plus général.

Reportons-nous à cinquante, soixante ans en arrière. La Cochinchine française n'était pas encore française de cœur. L'amitié franco-annamite ne s'était pas encore établie sur des bases solides. Les événements du Tonkin et de l'Annam avaient profondément meurtri l'âme annamite. Le fossé était profond entre les deux races. Ceux des Annamites qui se rallièrent au régime nouveau n'étaient pas toujours compris de leurs compatriotes. Il leur fallut du courage pour prendre le parti de collaborer avec l'autorité française. Or, il se trouvait à ce moment quelques hommes, quelques familles qui non seulement se ralliaient à l'ordre de choses nouveau, mais avaient le pressentiment, l'intuition que le destin de l'Annam serait lié à la France, que la protection de la France et son action civilisatrice seraient de nature à régénérer notre nation et notre race, et que c'est dans l'amitié des deux peuples que résiderait l'avenir de ce pays. Non contents de travailler à la consolidation du régime, ils ont résolument confié l'éducation de leurs enfants à la France. Ils avaient foi en les destinées de l'Annam sous l'égide de la France. Ils ont les premiers scellé l'amitié franco-annamite de leur adhésion totale et énergique, et ils ont eu vraiment du mérite, à un moment où cette adhésion n'était pas loin d'être considérée comme un reniement, voire une trahison.

La famille de Dô-huu et son chef vénéré, le Tòng-Dòc Dô-huu-Phuong, furent de ceux-là.

L'avenir leur a donné et leur donnera raison. Mais le pays n'a pas toujours su rendre justice à leur haute clairvoyance, à leur profonde sagesse, à leur patriotisme éclairé.

Ces grands aînés furent cependant les vrais pionniers de l'amitié et de la collaboration franco-annamite.

C'est grâce à eux que fut possible un héros comme Dô-huu-Vi, en qui les qualités chevaleresques du preux de France s'alliaient aux vertus solides du fils d'Annam.

Grâces soient donc rendues à ces hommes et à ces femmes — l'admirable mère de notre héros fut de celles-là — qui, au moment décisif, avaient su avoir foi, une foi clairvoyante et tenace en les destinées conjuguées de l'Annam et de la France, et qui ont ainsi ouvert la voie aux plus beaux succès, aux plus fécondes réussites non seulement dans l'ordre des contingences de l'économie et de la politique, mais encore sur le plan supérieur de l'humanisme et de la civilisation.

Hommage de la Cour d'Annam.

Messieurs, nous assistons partout en ce moment à des guerres d'idéologies, à des batailles de mystiques. Idéologie de droite et idéologie de gauche, mystique communiste et mystique fasciste, impérialisme et nationalisme ; les luttes de classes et les luttes de peuples se cachent de nos jours sous des entités idéales qui prétendent toutes être des panacées pour faire le bonheur des individus et des peuples. L'Annam, dans la situation particulière où il est, ne saurait, à l'instar d'autres pays, s'essayer à ces luttes idéologiques. Mais s'il lui fallait comme à d'autres une mystique pour guider sa vie et son évolution, c'est-à-dire en somme un idéal commun vers lequel doivent tendre les efforts fervents de tous ses enfants, pourquoi cet et mystique ne serait-elle pas une mystique de l'amitié et de l'union franco-annamite dont l'exemple de Dô-huu-Vi est une éclatante consécration !

Ainsi le héros dont la Cochinchine reconnaissante, dont l'Indochine tout entière s'apprête à commémorer la mémoire associée à celle d'un autre preux de France, son digne compagnon et émule (1), fut non seulement un glorieux soldat sans peur et sans reproche ; il fut encore le symbole émouvant de l'union des deux pays, des deux races. Il fut le héraut de l'amitié franco-annamite. Par delà la mort, il continue de servir la cause de sa patrie d'origine et de sa patrie d'adoption unies, confondues dans un même amour filial.

Nous lui devons doublement hommage, comme il a lui-même doublement rempli son devoir, comme Français et comme Annamite.

C'est avec une profonde émotion que je m'incline devant sa glorieuse mémoire et que je lui apporte l'hommage fervent de la Cour d'Annam, toujours soucieuse de contribuer à la défense et à l'illustration des valeurs morales et spirituelles de la race.

(1) Roland Garros.

JULES BOISSIÈRE,

Administrateur et écrivain indochinois

(1863-1897)

par S. DE SAINT-EXUPÉRY

Archiviste Paléographe.

LORSQU'ON parle de littérature exotique et que l'on cite, pour l'Inde, Kipling ; pour la Malaisie, Somerset Maugham ; pour la Chine, Pearl Buck, les Indochinois se regardent et disent : « Nous, nous avons Boissière ».

Or, cet écrivain est peu connu en dehors d'un cercle restreint. Rares sont les Français de la Métropole qui, malgré la publicité des Français d'Asie, ont entendu parler de lui. Son nom ne dépasse guère les limites de l'Indochine. Mais là, on en parle avec respect et admiration. En dehors des monographies d'Ajalbert, de René Crayssac, de Pujarnisclé, de Nguyễn-manh-Tuong qui sont des études importantes et adulatoires, il a fait l'objet de nombreuses critiques et est cité par tous ceux qui se sont occupés de littérature indochinoise. Partout, les termes sont élogieux, dithyrambiques. Cario et Regismanset n'hésitent pas à qualifier *Fumeurs d'opium* d'un des plus purs chefs-d'œuvre de la littérature française. « Chef-d'œuvre unique, dit A. de Pouvoirville en 1914, ... ce Boissière, jadis oublié, rejoint, atteint et dépasse Kipling ». Seul, H. Delétie, dans la *Revue Indochinoise* du 15 septembre 1905, apporte une note discordante à ce concert de louanges.

A notre tour, penchons-nous sur Jules Boissière et dans le cadre restreint de cet article, essayons de juger impartialement l'homme et l'œuvre.

I

LE FRANÇAIS.

Jules Boissière est né à Clermont-l'Hérault, le 17 avril 1863. Son aïeul paternel, ancien négociant, et son oncle, pharmacien, parrain du nouveau-né, signèrent sur les registres de l'état civil.

Clermont est une petite ville de 5.000 habitants, sise au bord du Rhône, entre deux collines plantées d'oliviers et de vignes. Elle est traversée naturellement par des allées plantées de platanes, les *Allées du Tivoli*, qui, de la gare, à l'est de la ville, franchissent le Rhône et débouchent sur la place du Marché où s'élève une belle église du xiv^e siècle à mâchicoulis, Saint-Paul. Une de ces petites villes, où l'été, dit Alphonse Daudet, dans les arbres du cours, blancs de poussière, les cigales chantent comme en pleine Crau. L'hiver, la petite ville devait vibrer tout entière sous la brutale caresse du mistral.

Fortement marqué par sa naissance languedocienne, Jules Boissière gardera toute sa vie l'amour et la nostalgie du soleil, de la lumière qui ont rayonné sur son enfance et c'est peut-être, après la brume et les pluies parisiennes, une des causes déterminantes du succès de sa carrière coloniale.

Il fait de fortes études puisqu'il est bachelier ès lettres et bachelier ès sciences et qu'il parle

couramment l'italien et un peu l'espagnol, le portugais, l'allemand et l'anglais. A dix-huit ans, il part pour Paris, travaille d'abord au Muséum, puis collabore à *la Justice*, le journal radical-socialiste fondé par Clemenceau en 1880. Et c'est alors que se place l'édition de son premier livre de poésies, *Devant l'Enigme*, publié chez Lemerre en 1883, livre suivi, quatre ans plus tard, en 1887, d'un second recueil, *Provensa*, paru chez le même éditeur.



En 1883, notre jeune héros a vingt ans. Il avait commencé à rimer à seize ans. Ces vers témoignent d'une grande précocité. Cependant, il n'est pas poète. La poésie est pour lui un moyen de discipliner une pensée toujours en éveil, de préciser la métaphysique vague qui tourmente tout adolescent, d'exprimer, en l'indignant, le bouillonnement d'une jeune ferveur. C'est moins un chant intérieur, une inspiration, qu'un exercice intellectuel. Il suit, consciencieusement, les règles de la prosodie, la cadence lui est imposée par le nombre, il ne la possède pas naturellement. Nous ne la retrouvons pas dans sa prose, appliquée, exacte, puissante, mais heurtée, laborieuse, alourdie d'épithètes. Il possède un vocabulaire assez poncif, fait rimer *sourire d'ange* avec *cœur de fange*, *regard avec poignard*, *amours exaspérés* et *cris désespérés*, *saignantes blessures* et *âcres morsures* ; rien de plus, rien de moins que l'arsenal habituel des très jeunes poètes et surtout, résolu à être poètes.

Cà et là, les réminiscences d'un garçon qui a beaucoup lu et beaucoup retenu : du Victor Hugo, du Chénier, mais surtout du Baudelaire. Il nous régale du vocabulaire funèbre mis à la mode par l'auteur des *Fleurs du Mal* ; mort, tombeau, caveau, linceuls immondes, sépulcre et même charogne, se coudoient avec un peu d'emphase. Nous trouvons aussi des *coquettes infâmes*, des *vénales gouges*, des *gueuses immondes*, des *lesbiennes au regard faux*. Dans *Provensa* le morceau intitulé *Les deux frères* :

L'Amour et la Douleur sont vieux comme les âges...
semble sortir tout droit des *Fleurs du Mal*. Mais les vers de Baudelaire, bâtis sur une prodigieuse infrastructure, ont une résonance et une ampleur tragique à quoi n'atteint pas notre jeune homme, que l'on devine l'œil fureteur, le nez au vent, plus amoureux d'idées que voluptueux, plus sentimental que sensuel, et, malgré une bonne dose de pessimisme, heureux de vivre et avide de « tout connaître et de tout aimer ».

Et l'amour ? L'amour tant chanté par les poètes. Hé bien, il en est peu question, si ce n'est d'amours vénales ; et l'auteur raille plutôt qu'il n'exalte ses héroïnes d'un jour ou d'une nuit, aventures banales, médiocres, telles que peut en avoir un garçon timide, d'un physique moyen, peu sensuel et qui, visiblement, ne plaît guère aux femmes. Il en a retiré simplement le désir et la nostalgie d'autres amours et il a là-dessus un bien joli quatrain :

... Chère, quand tu me dis tout bas :
« Il faut jouir de l'heure brève »,
Je pleure, car j'ai fait le rêve
D'un amour qui ne finit pas.

Une seule chose frappe dans les vers de ce cérébral plus raisonneur que passionné, un seul sentiment domine l'œuvre et la sauve de la platitude : l'amour de la nature et, par-dessus tout, de la Provence. Vrai fils du Midi, Jules Boissière, malgré ses efforts pour philosopher avec cynisme ou mélancolie, entraîne partout avec lui un rayon de soleil, un air chaud, des reflets dorés. Tout un soleil illumine *Provensa* et lui donne, à travers les poncifs et le faux pathétique, une allégresse et une légèreté joyeuse auxquelles se mêle la nostalgie aiguë des paysages familiers :

*Et trempés par la pluie et flétris par nos haines,
Un jour, pauvres enfants, si nous pouvions courir
Jusqu'au pays natal, je crois qu'en deux semaines
Un peu de bon soleil nous ferait refleurir.*

Quoi qu'il en soit, ces vers ne sont pas de la poésie. Gentillesse, légèreté, sensibilité, rythme, rapidité, tout ce que l'on voudra, mais pas de la poésie. Pas une phrase dont le lent balancement s'impose au souvenir comme une mélodie parfaite et inaltérable. Atteindra-t-il à cette perfection dans la prose ? Nous allons en juger.

Sa première prose imprimée, en dehors des articles de journaux, est sans doute la préface à *Provensa*, qu'Ajalbert qualifie de *pages définitives...* de la plus pure maîtrise, et dans laquelle, selon Nguyễn-manh-Tuong, il atteint à une *plénitude de forme éblouissante*. Nous n'avons pu nous hausser à cet enthousiasme. A part quelques passages plus fouillés (soigneusement choisis et cités par René Crayssac), ces récits d'excursions provençales ne nous paraissent pas dé-

passer la valeur d'une bonne rédaction française par un élève de troisième ou de quatrième, très doué : *Racontez une promenade à la campagne*. Nous disons très doué, car, à travers les phrases mal équilibrées, les images gauches, le souci poussé à l'extrême et un peu puéril du détail topographique et chronologique, on sent frémir de réels dons d'écrivain : sensibilité aiguë du monde extérieur, sincérité, enthousiasme, malheureusement gâtés par des considérations sur l'Ennui (avec un grand E) et le Voyage (avec un grand V), défroque usée de Baudelaire.

Voilà donc, avant son départ pour l'Indochine, le bagage littéraire de Jules Boissière : deux volumes de poésie (à vingt-trois ans ce n'est pas si mal) et une préface dont la prose, quoique imparfaite, s'avère nettement supérieure aux vers qu'elle précède.

Etonnant présage, cette préface se termine par une phrase pessimiste : « Si quelque tristesse assombrit ces pages, elle a pour cause unique — croyez-m'en, — la prévision de la Vieillesse et de la Mort, qui nous jetteront brutalement loin de tout ce que nous aimons, hors de l'Humanité heureuse ».

En plein bonheur, un avenir brillant devant lui, Boissière devait mourir brutalement, non pas de vieillesse, mais onze ans plus tard, à trente-quatre ans. Ne peut-on entrevoir dans cette phrase désabusée d'un très jeune homme, quelques temps avant son départ pour l'Indochine, une secrète prescience du destin qui l'attendait ?

II

L'INDOCHINOIS.

« Brusquement, en huit jours, écrit Boissière dans sa préface à *Provensa*, je dus m'équiper et partir pour l'Extrême-Orient ». Quels mobiles ont motivé ce départ ? Ses amis eux-mêmes ne le savent pas, ou, s'ils le savent, ne le disent pas. Il est probable que des raisons pécuniaires et décidèrent. L'un d'eux parle de « sacrifice familial ». Par ailleurs, nous savons Boissière amoureux de voyages et d'aventures. Mais ce sensible, cet émotif, ce jeune païen si attaché à ses dieux lares, devait être profondément réfractaire à la perspective d'un lointain exil.

C'est donc, poussé par des raisons impérieuses, que, recommandé par des amis, il a posé sa candidature à un poste de commis de résidence au Tonkin. Il est nommé à la 3^e classe et il s'embarque comme secrétaire de Paulin Vial, résident supérieur au Tonkin. Départ le 7 février 1886 sur le *Melbourne*. Voyage inoubliable avec Paul Bert, Paulin Vial, Klobukowski, Dumoutier, « qui ne dédaignaient pas de causer tout haut pour nous instruire ». On conçoit ce qu'a été pour ce jeune homme, « ardent à apprendre et à connaître », la compagnie de ces hommes presque tous, rompus aux choses d'Indochine : une véritable initiation. « J'étais le plus humble mais non le moins passionné de ces curieux ». Dumoutier surtout, l'orientaliste, dont c'était le premier voyage en Indochine, a dû aiguiller cet esprit chercheur vers cette civilisation extrême-orientale, si différente de la nôtre, mais si attachante. Par les conversations de ces éminents passagers, Boissière voyait se préciser à travers les brumes de l'éloignement, le peuple indochinois aimable et léger, prompt au rire et aux lazzis, insouciant, tolérant, à la sympathie vite acquise, indissolublement attaché à ses coutumes et à ses traditions, mais

aussi avide de s'instruire ; le delta étincelant de miroirs d'eau et de rizières neuves, mais périodiquement inondé par un fleuve, couleur de boue ; la haute région mystérieuse, menaçante, avec ses forêts profondes, ses pics déchiquetés, et qui déverse sur le riche delta des bandes de pilards avides.

Voyages, aventures, mystères !

Cependant, le premier contact n'apporte que désillusions. Au lieu des aventures attendues, c'est une vie plate et médiocre. Et voici une des grandes reconnaissances que nous devons à Boissière. De nombreux documents nous ont été laissés sur l'Indochine, de nombreux récits de voyage. La plupart sont prétentieux ou inexacts, faussés par le désir de faire avant tout œuvre exotique, c'est-à-dire d'étonner par de l'inédit. D'où, descriptions emphatiques, fantaisistes, de fumeries, de pirates, de fruits étranges ou vénéneux, de fauves aux aguets, tous les attributs de pacotille propres à épater les Occidentaux. Avec Boissière, rien de semblable. Sa première qualité est la sincérité ; la seconde, le souci d'information. Il dédaigne les procédés, les trucs, et n'avance rien que de dûment observé et contrôlé. Nous pouvons nous fier à lui, entièrement. Sa documentation, même romancée, est donc inestimable pour nous faire connaître l'adaptation d'un Occidental à un monde si nouveau pour lui. Et nous revivons, ligne par ligne, l'existence des pionniers tonkinois ; nous pouvons, grâce à lui, mesurer le chemin parcouru. A quel point la vie était différente de la nôtre, nous l'oublions trop souvent.

Sous les pseudonymes de Khou-my et de Rodde, il nous a laissés des confidences sur ses premières journées au Tonkin. Il passe deux mois à Hanoi, partageant son temps entre « le restaurant, le café, le bureau », et sa « petite chambre inconfortable et triste que meublent un vilain lit en bois du pays, deux chaises et une table à écrire ». Journées interminables. Les « ruelles étroites et puantes », les paillotes sordides qui n'étaient aux yeux que « de loqueteuses et sales marchandises », les passants vêtus de haillons, « les enfants qui grouillent en liberté dans la boue », voilà le tableau qu'Hanoi apporte d'abord au jeune voyageur épris de couleur, de lumière, de spectacles magnifiques et étincelants. « Il suffit de se promener une heure dans une ville du Tonkin pour deviner l'excessive pauvreté de ce peuple ». Il revisera plus tard cette peu alléchante description mais il est certain qu'en 1886, les travaux d'aménagement commencés en 1885 n'avaient pas encore beaucoup modifié la physiologie primitive de la ville. Par exemple, le quartier de la Poste et du Trésor n'était qu'un terrain vague « où croissaient librement les herbes folles, où les détritiques de toute sorte s'amoncelaient ».

A Haiphong, où il va ensuite, il ne connaît personne. Mais « impossible de séjourner dans ma

chambre de passage, à l'hôtel. Ses pavés engendrent et nourrissent le spleen et par les croisées aux vitres ébréchées montent les innombrables relents qu'exhalent certaines mares de Haiphong ». Dehors, chaleur et réverbération intolérables. Comment trouver plaisir à se promener entre les mêmes pâtes de maisons et les marais nauséabonds qui entourent la ville...

Restait le café ; mais il cherche à éviter « l'odieux supplice des dominos et du monsieur qui fait de l'esprit en posant un double ». Il n'y a guère d'échappatoire à ces pionniers tonkinois. Rien que la lecture ou l'opium. Si Boissière se met à fumer, c'est moins, pensons-nous, en curieux ou en blasé à la recherche de sensation neuve, que dans le désir de trouver un refuge et une distraction. Une refuge contre la laideur de la ville ; les gens médiocres ou vicieux qu'il coudoie et dont il nous a laissés des descriptions saisissantes. Une distraction : car, par l'opium, il entre en contact avec une humanité qu'il ignorait et son esprit est avide d'échanges.

L'opium : on a beaucoup épilogué au sujet de son influence sur l'art de Jules Boissière. Mais, après les confidences qu'il nous a faites, la discussion n'est plus permise. Avec sa clairvoyance naturelle, il a constaté les ravages de la drogue et lui reproche avec violence d'avoir rétréci le champ de sa vision. Ces reproches, Jean Ajalbert, dans sa préface aux *Propos d'un intoxiqué* (p. 22), les cite sans leur accorder l'importance qu'ils méritent car il en omet les phrases les plus significatives : l'opium mène à l'anémie cérébrale et à l'abêtissement. Mais Jean Ajalbert, présentant le livre au public français, désirait, sans doute, maintenir intacte la légende de l'idole noire, divinité inspiratrice et créatrice et propre à rallier le public.

Crayssac, lui-même, quand il écrit que l'opium a amplifié les facultés créatrices de Boissière, élargi le champ de ses observations fait, à notre sens, une erreur. Si nous y avons gagné quelques descriptions de fumerie, quelques élucubrations romancées de fumeur inspiré, ce ne sont pas les meilleurs morceaux. Loin de là. En revanche, nous y avons perdu tout le travail que Boissière aurait pu abattre pendant ses nuits de rêve stérile, car, il le dit lui-même, en fumant, le fumeur « rêve à de merveilleux projets littéraires qu'il ne réalisera pas ».

Les dates sont probantes. Désintoxiqué en 1889, Boissière revoit les huit livres de notes rédigées sous l'influence de la drogue et s'étonne de certains passages dont il ne comprend plus le sens. C'est dire qu'il doit se livrer à un énorme travail d'élagage et de révision d'où sortent en 1890, à Hanoi, chez Schneider, le *Bonze Khou-Su*, plaquette de 18 pages qu'il signe J. Rodde (du nom de sa mère) et *Propos d'un intoxiqué. Souvenirs d'Indochine*, par Khou-Mi, plaquette de 57 pages, imprimée à l'*Avenir du Tonkin* et qui donnera son titre au futur recueil édité par les Français d'Asie.

(A suivre.)

Quelques photographies inédites du Maréchal

(Ces photographies sont extraites d'un album récemment arrivé de France que M. le Gouverneur Général a bien voulu nous confier.)



... mères de notre pays de France, votre tâche est la plus rude
mais aussi la plus belle.



... puisse le printemps de votre jeunesse s'épanouir bientôt dans le
printemps de la France ressuscitée.



... Soyez des filles et des garçons francs et loyaux.



... ces vieilles traditions qu'il faut maintenir forment le fond de notre race.



... nous sommes descendus très bas, mais nous connaissons la montagne
et la remontée ne nous effraie pas.



... la jeunesse a besoin de prendre sa force au grand air, dans une fraternité,
salubre qui la prépare au combat de la vie.



... n'oubliez pas que pour savoir commander aux hommes
il faut savoir se donner.



... on ne construit que dans l'amour
et dans la joie.

LES STÈLES

Plusieurs lecteurs, à la suite de notre numéro du Têt, où notre ami Ly-Toets'indigne contre les vieilles pierres qui encombrant les trottoirs de Hanoi, nous ont demandé de les renseigner sur les stèles du pays d'Annam. Voici pour les satisfaire un extrait de Dumoutier (Symboles et accessoires de culte chez les Annamites) :

DE chaque côté des pagodes se trouvent sur le bord du chemin deux petites tables de pierre au sommet arrondi, placées verticalement et sur lesquelles sont gravés en creux deux gros caractères chinois *Hạ mã* descendez de cheval ; c'est une invitation aux voyageurs de ne passer devant le temple qu'à pied par déférence pour la sainteté du lieu.

Les Annamites érigent également de petites stèles sur les tertres des sépultures, du côté de la tête du cadavre ; elles sont plus étroites que les premières ; quelques-unes sont brutes et infor-

comme sculpture, ou qu'elles relatent un événement important, ou qu'elles portent gravés des noms propres qu'on veut soustraire aux injures du temps, on les abrite généralement sous de petits édifices ; témoin la stèle du temple dynastique des rois Lê (Nam-Giao) qui est une des plus belles du Tonkin, et qui se dresse seule aujourd'hui, au milieu des rizières de la route de Hué, près des anciens murs de Hanoi, le Nam-Giao ayant disparu depuis soixante ans.

La forme des stèles est toujours rectangulaire, le plus souvent le sommet est arrondi ; sur le fronton sculpté sont représentés des symboles qui se continuent quelquefois tout autour de la pierre. Nous n'avons rencontré qu'une seule fois la représentation de la figure humaine sur une stèle de ce genre, c'est dans la pagode dite Chùa Lanh, près de Hoài-đức ; deux personnages féminins d'un dessin absolument barbare sont assis sur des dragons parfaitement dessinés et gravés ; cette stèle est en marbre et date du règne de Lý-Thánh-Tông.

Le nom du monument que consacre la stèle est gravé en relief, en tête du texte de la composition qui est gravé en creux. Chaque caractère du titre se trouve isolé dans un cartouche entouré d'ornements.

Ces stèles sont, ou bien scellées dans les murs des pagodes, ou bien dressées sur un piédestal monolithe parfois entièrement et très délicatement sculpté.

Très souvent aussi elles sont supportées par une gigantesque tortue de pierre, sans doute afin de donner à entendre que la renommée du monument ou la célébrité du personnage que l'on veut honorer durera dix mille ans, comme la vie de la tortue.

Il existe, à Hanoi, dans le temple de Confucius, que les Européens appellent Pagode des Corbeaux, quatre-vingt-deux stèles ainsi érigées sur des tortues. Symétriquement rangées autour d'un très grand bassin rectangulaire, elles consacrent le souvenir des examens littéraires qui ont eu lieu en cet endroit, sous la haute présidence des rois, de 1476 à 1784, et donnent les noms des lauréats.

On rencontre des stèles portant des traces des actes de vandalisme qui accompagnent souvent les périodes de trouble et les changements dynastiques.



Stèle *Hạ Mã*.
(descendez de cheval).



Stèle funéraire.

mes, une seule face ayant été préparée pour recevoir l'inscription, qui énonce seulement le nom du défunt et son titre universitaire ; il n'est fait aucune mention de l'âge, de la profession et de la date du décès. Elle porte presque toujours une phrase dédicatoire : « A mon père », « à mon oncle », etc... A moins de dispositions spéciales de la part de familles riches qui désirent perpétuer la sépulture de leurs ancêtres, les tombes ne sont conservées et soignées que jusqu'à la cinquième génération, la loi ne considérant plus comme parents les descendants au cinquième degré d'un même individu et les autorisant à contracter mariage entre eux. La postérité est ainsi épuisée et ce sont de nouvelles familles qui naissent. On appelle les stèles funéraires : *bia mộ chi*.

Les stèles commémoratives d'érection ou de restauration de pagodes, de ponts, et celles qui ont pour objet de perpétuer un fait historique ou religieux ou le souvenir de donations pieuses, sont parfois de véritables monuments.

Lorsqu'elles ont été particulièrement soignées

Certaines inscriptions lapidaires se rapportant à des personnages politiques ou à des faits historiques ont été effacées au ciseau, témoin l'inscription de la stèle de la pagode du Grand Boudha, de Hanoi, qui célébrait les louanges de la famille Trĩnh, qui fournit tant de vice-rois à Hanoi ; aussi, pour les soustraire à la mutilation,



Stèle commémorative.

paraît-il être d'usage de cacher, dans certains cas, les stèles qui consacrent la mémoire d'un homme politique.

La stèle dédicatoire d'une des pagodes de Đĩnh-bang élevée en l'honneur d'un empereur de la dynastie Lý près la forêt sacrée qui contient les sépultures des rois de cette dynastie,

était renfermée dans un réduit complètement muré et maçonné ; elle n'est découverte que depuis quelques années.

Pour donner une idée de la rédaction de ces inscriptions lapidaires, nous traduisons ci-après la stèle commémorative de la reconstruction, en 1719, du pont du Sông Tô-lich, près Hanoi, connu sous le nom de Pont de Papier. C'est en amont et en aval de ce pont que furent tués, à moins de deux kilomètres l'un de l'autre, Francis Garnier et Henri Rivière.

« Ce pont fut construit pour permettre aux gens des deux rives de circuler plus librement, il rendit de très grands services aux populations, aussi furent-elles reconnaissantes à ceux qui firent ce travail. Mais après des siècles, le pont menaçant ruine, il fallut de nouveau faire appel aux gens généreux pour le réparer.

» Le pont du Tô-Lich confine, à la Ville Royale (1), au sud, il regarde le mont Tân-Viên (2), au nord, il est voisin du Sông Nhĩ-Hà (3). L'eau coule dessous et passe près des temples qui l'entourent.

» Aujourd'hui, le travail est terminé et les gens circulent aussi facilement qu'auparavant ; le pont, ainsi réparé, sera une source de profits et de bonheur pour toute la contrée, c'est pourquoi nous avons érigé ce monument pour perpétuer le souvenir de ce fait mémorable.

» Cette stèle a été érigée pendant l'hiver de la 43^e année du règne du roi Vĩnh-Tri (4).

» Celui qui a composé l'inscription est Nguyễn-Dĩnh, préfet de phủ Quốc-oai.

» Celui qui l'a gravée s'appelle Đĩ-vĩn-An ; il est né au village de Yẽn-khẽ, huyện de Thượng-phúc.»

- (1) Thang-long, l'ancien Hanoi.
- (2) Le mont Bavi.
- (3) Le fleuve Rouge.
- (4) 1719.

Le Laotien tel qu'il est ... et tel qu'il devrait être

par THAO VIBOUN

IL y a environ un an, M. le Gouverneur Général inaugurait le tronçon qui parachève la route reliant Luang-prabang à Saigon. Ce geste est pour nous gros de conséquences. Pensez-y.

Par cette route, le Laos tranquille et emmuré a vécu. Dès ce jour, nous sommes lancés dans le mouvement du monde moderne ; à nous s'offrent

des possibilités et des perspectives nouvelles, mais aussi — quelle médaille n'a pas de revers ? — des obstacles et même des dangers. Car nous allons affronter la vie, la vie telle qu'elle est pour tout le monde, dure et implacable.

Comme un lutteur qui va entrer dans l'arène, jeunes amis, recueillons-nous un moment.

Les vicissitudes de notre histoire — celles no-

tamment qui survinrent au début du siècle dernier —, l'aspect géographique de notre immense pays coupé de rapides et couvert de forêts et de montagnes où l'imagination populaire situait volontiers des êtres fantastiques et terrifiants, bêtes fauves, *phi* ou *nhak* mangeurs d'hommes, enfin une certaine littérature exploitant un romantisme facile et démodé, ont depuis de longues années plongé nos pères et nos aînés dans une lamentable et néfaste délectation morose. Notre modestie et notre humilité aidant, nous nous sommes mis à nous estimer toujours perdus avant de combattre ; nous nous sommes trouvés tous les défauts ; nous nous sommes plu à nous accuser de tous les maux.

Défiez-vous en, jeunes gens, car la délectation morose est un mal sévère, une gangrène qui corrode. Elle a toujours conduit un homme à sa perte et un peuple à la ruine.

Vous avez le devoir — car vous en avez le droit — d'avoir confiance en vous, même parce que dans la ronde infernale où notre pays commence aujourd'hui à se lancer, toute défaillance, tout faux pas sera pour nous tragique.

Nous ne sommes ni plus faibles ni plus mauvais que les autres.

Au physique, nous n'avons rien à envier à personne. Le Laotien est un gaillard bien bâti ; ses muscles et ses biceps sont respectables et sa cage thoracique n'est pas une boîte d'allumettes écrasées. Nous appartenons à une race forte. Nos pères chassaient l'éléphant et, à leurs jours perdus, s'amusaient à dompter les chevaux fougueux.

Nos piroguiers sont les plus habiles et les plus audacieux de l'Indochine et nos athlètes — les chasseurs laotiens l'ont prouvé récemment — peuvent, quand ils le désirent, figurer en fort bonne place dans les palmarès olympiques.

En cette époque où les hommes forts sont presque aussi utiles que les savants, en ce siècle où la culture du corps est aussi prônée que celle de l'esprit, la nature, pour réussir, nous a donné un atout précieux.

Nous sommes forts et vigoureux et — ce qui ne gêne rien — notre nature est bonne et nos mœurs sont douces.

Avez-vous jamais vu des Laotiens se battre ? Avez-vous vu des Laotiennes, en s'entredéchirant les chignons, brailler et glapir comme des renards en furie ? Dans leurs plus grands excès, même dans le satanique *boun-bang-fai*, ils miment seulement les combats de boxe. Le Laotien est une bonne nature ; nous pratiquons à l'envi le pardon des injures et l'oubli des méchancetés. Et en notre charité et en notre mansuétude, nous avons des trésors de patience. Nous savons attendre.

Oui, nous sommes patients et nous sommes calmes ; nous répugnons à des manifestations bruyantes et spectaculaires et notre affection elle-même pourtant si vive, car notre cœur est aimant, notre affection ne déborde jamais. L'amour qui sait se taire est le seul profond, le seul véritable.

Nous aimons à nous entourer de calme et de paix, car c'est dans le silence qu'on se recueille ; c'est dans le calme qu'on réfléchit.

Nous sommes des poètes et nous sommes des artistes. Pour le prouver, je ne vous parlerai pas des troubadours qui enchantent les bords du Mékong, je ne vous ferai pas le tableau des jeunes filles allant au puits ou se rendant aux jardins de mûrier lorsque le soleil auréole le ciel et la terre de ses feux aux mille couleurs, je passerai sous silence notre musique et notre danse, je n'invo-

querai pas non plus les pagodes et les temples édifiés par nos pères, dignes émules des bâtisseurs d'Angkor ; je vous inviterai seulement à vous pencher sur les humbles objets qui vous entourent. Voyez nos ustensiles de cuisine, voyez nos rouets, voyez nos instruments de travail ou de musique, voyez les linteaux et les façades de nos maisons ; de la cuisine à la pagode, de l'objet le plus simple à l'objet le plus sacré, tout est ciselé, travaillé avec art... La râpe est fixée à un lapin, le rouet est un naga et les consoles, des garouda ou des serpents... Le violon est une noix incrustée et niellée et les chandeliers de nos pagodes ressemblent aux harpes antiques.

Un peuple qui possède tant de force mesurée, tant de cœur et tant d'art n'a-t-il pas le droit d'en être fier ?

Mais nous avons d'autres qualités encore et celles-là tout aussi essentielles. Bouddhistes, profondément bouddhistes, nous pratiquons avec constance les vertus prêchées par l'illuminé : nous évitons de mentir, de tuer et de voler. Mais notre religion n'est jamais austère et nos bonzes eux-mêmes ne dédaignent pas de sourire aux gaudrioles que sous leurs yeux parfois les jeunes gens n'hésitent pas à se lancer. Nous sommes sobres et tempérants : si un bon Laotien sort parfois d'une fête honorablement ivre, jamais il ne fait des boissonnements alcooliques une consommation régulière ; le Laotien n'a pas de cave, ce n'est pas (sauf exception, bien sûr) un homme à apéritif.

A ces vertus morales, ajoutons enfin une qualité qu'on a tendance parfois à nous contester : l'intelligence.

Le Laotien est intelligent, d'une intelligence simple et droite, je veux dire non byzantine et sans calculs. Le paysan raisonne, saisit aisément les rapports de cause à effet, et quelques jeunes hommes, anciens élèves des grandes écoles ou des Universités de France, prouvent que nous sommes fort capables de nous élever jusqu'aux études supérieures de sciences et de philosophie.

Voilà les principales qualités que nous ont laissées nos pères et dont vous pouvez être légitimement fiers. Je le répète : en vue de la lutte pour la vie à laquelle vous devez vous préparer, vous avez, au départ, plus d'un atout sérieux.

Ces qualités suffisent-elles ?

Hélas ! si notre pays était resté à l'âge des sentiers et des charrettes, si nous pouvions continuer à vivre seuls sur une terre riche que la nature clémentine a dotée de ressources de toutes sortes, si notre Laos était resté la prison fermée de naguère, je vous répondrais « oui ». Mais les temps sont changés et la vie, en ce siècle de fer, ne pardonne pas à ceux qui ne sont que bons.

Maintenons, maintenons le précieux héritage du passé, mais cherchons aussi à combler les lacunes en cultivant des qualités nouvelles.

Lesquelles ?

Ce sont d'abord les qualités d'énergie et de caractère, de discipline et d'exactitude.

Ah ! oui, si le Laotien est fort physiquement, il est bien mollassé de caractère et toujours très facilement se laisse convaincre et détourner du chemin qu'il s'est tracé. Manque de caractère, manque d'énergie. Que d'ouvrages commencés, en effet, qui ne sont pas terminés ! Que d'abandons en cours de route, que de découragements nés dès les premières tentatives ! C'est le coolie qui n'arrive pas à terminer ses quinze journées de prestation, abandonnant le chantier au dixième jour, c'est l'écolier qui s'arrête au cours supérieur, c'est le collégien qui abandonne en 3^e an-

née, « parce que les mathématiques sont trop ardues ». Partout et toujours, revient le même leitmotiv découragé et tragique : « Je ne peux pas, c'est trop difficile... »

Et la discipline ? Et l'exactitude ?

Le Laotien est soumis et respectueux ; il va où on le mène, il fait — dans la mesure de son courage — ce qu'on lui demande de faire... Mais quel anarchiste ! Jetez seulement un coup d'œil sur une famille lao. Le père travaille, la mère travaille, mais chacun fait ce qu'il veut et ce qu'il peut. Et les enfants ! Dans le désordre indescriptible de la maison où l'écharpe de la mère voisine avec le pha salong du père, la veste de celui-ci avec la jupe de celle-là, le tout chevauchant sur le rouet ou appendu à la porte, — les enfants courent, jouent, ajoutant au désordre de la mère le désordre de leur caprice. Et le père tranquille fume sa cigarette en poursuivant quelque part un rêve bleu...

Où ils vont jouer dans la cour de la pagode, ou dans la rivière voisine, toute la journée, souvent tard dans la nuit. Et quand l'instituteur du village vient demander qu'on envoie l'enfant à l'école, il reçoit la navrante, la désarmante réponse : « Il (c'est l'enfant) ne veut pas ».

Et vous-mêmes, avez-vous jamais obéi de bon cœur à vos surveillants, à vos capitaines d'équipe vous enjoignant de venir à des entraînements sportifs, à vos chefs vous ordonnant de faire les choses un peu contraires à votre volonté ou un peu désagréables ? Et l'indiscipline engendre tout

naturellement l'inexactitude, cette enfant de la paresse, paresse de l'esprit et de la volonté...

Ah ! ces réunions où il faut attendre ! Il y aurait des pages et des pages à écrire sur nos répétitions théâtrales, nos réunions au cercle, nos rendez-vous sportifs et même nos banquets : tantôt c'est le premier rôle qui n'est pas encore là et tantôt le comique ; tantôt c'est le président, et tantôt le trésorier : toujours on attend quelqu'un, cependant que les énervés s'en vont... et se font attendre à leur tour.

Anarchie, indiscipline s'opposent bien entendu au sens collectif : l'instinct grégaire n'a jamais été un article laotien. Rendons grâce, mes chers amis, rendons grâce aux efforts et à la patience de ceux qui, pour la première fois — il y a seulement près de trois ans — entreprirent la lourde tâche de nous réunir, de nous faire chanter, de nous faire prendre nos repas, de nous faire penser en commun ; rendons grâce aux conducteurs du mouvement lao... Ils ont réussi — oh ! bien peu encore en regard de ce qu'il y a à faire — ils ont réussi à nous donner un peu le sentiment de ce sens collectif dont le Maréchal lui-même a dit que sans lui nul ne peut rien entreprendre ; ils ont réussi à nous faire un peu nous oublier nous-mêmes en rattachant notre vie, suivant le programme même du Chef d'Etat, « à quelque chose qui la dépasse, qui l'élargit et la magnifie ».

Suivez ce mouvement généreux qui ne veut que votre bien ; participez à ses activités ; respectez ses consignes et vous serez des hommes.

JEUX ET RIS DES ENFANTS ANNAMITES

(D'après une communication de NGO-QUY-SON à l'Institut Indochinois pour l'étude de l'Homme).



Fig. 1.

NUL n'est plus joueur que l'enfant annamite. On le voit rarement rêveur ou oisif. Tout lui est occasion de rire et de s'amuser. Ses divertissements sont innombrables depuis les plus simples jusqu'aux plus complexes et la moquerie, l'imitation, inhérentes à sa race, lui fournissent maintes occasions de se distraire au dépens de ses aînés.

Voici, entre mille autres, quelques-uns de ses jeux les plus courants (1) :

Le petit enfant annamite fait jeu de tout bois. Les petites filles, maternelles dès leur plus jeune âge, bercent des oreillers en bois dur ou en bambou en guise de nouveau-nés. Les jeunes garçons modelent en argile tous les animaux au milieu desquels ils vivent : buffles, bœufs, chiens, chats, etc...

(1) Nos lecteurs annamitisants pourront consulter également l'ouvrage illustré édité par notre association : *Tre con hat, tre con choi* (les enfants chantent, les enfants jouent).

C'est une simple patate qui, par exemple, figure un buffle (fig. 1).

Six petits bâtonnets en bambou enfoncés dans la masse représentent les pieds et les cornes. De préférence ces derniers sont matérialisés par des bouts de cure-dents. On dépose devant soi le buffle ainsi fait et on chante :

*Con nghé là mẹ con trâu,
(La buffletine est la mère du buffle,)*

*Lấy giao đem chém lấy đầu thờ vua.
(Avec un couteau, je coupe sa tête que j'offre en [sacrifice au roi].)*

Après la chanson, on tranche la tête de l'animal qu'on consomme telle quelle sur place. Le reste de la patate est donné à un camarade.

~ Comme chez nous, on joue au cheval dès qu'on se tient sur ses jambes. Et on rêve aux épopées héroïques des héros du Viêt-Nam !

On enfourche en guise de monture, une tige de bambou, une feuille de bananier ou toute autre branche d'arbre longue de un à deux mètres mais légère, frêle et dépourvue d'épines. En courant avec ce jouet entre les jambes, on pousse des cris :

Nhoong, nhoong, ngựa ông đã về,

(Nhoong, nhoong (1) mon cheval est rentré ;)

Cắt cỏ Bò-dề cho ngựa ông ăn.

(Donne lui des herbes Bò-dề (2).)

~ Comme les grands, on fabrique des grues debout sur des tortues, comme celles qu'on a vues au temple communal. C'est une noix de letchis fendue en partie sur ses deux côtés qui fera l'affaire (fig. 2).

Les éclats obtenus restent attachés à la noix ; ils représentent les ailes de la grue dont le corps est figuré par la noix même. La tête, le cou et la queue de l'animal sont également en noix de letchis taillées. Tous ces éléments sont fixés les uns aux autres par des chevilletes faites d'épines ou de minces éclats de bambou pour figurer les pattes.

On pose l'animal en lui plantant les pattes sur une autre noix de letchis découpée perpendiculairement à son axe. On obtient ainsi une tortue portant une grue.

~ Chats, moineaux, escargots, sauterelles sont l'objet de reproductions fantaisistes. En général, on tresse une sauterelle comme on tresse un chat, mais avec une feuille d'ananas lacérée en quatre lanières. Cette sauterelle ressemble assez exactement à une vraie (fig. 5).

~ On joue à la souris sinon au chat et à la souris.

Pour ce, on trempe dans l'eau une feuille d'oseille chût-chît. On l'enlève aussitôt et on la frotte alternativement sur une autre feuille sèche de la même espèce ; il se produit alors un petit bruit chût-chît qui rappelle les cris d'une souris. C'est pour cette raison que ce jeu s'appelle jeu de souris et que la feuille d'oseille de cette espèce de polygonées prend en Annamite le nom de feuillechût-chît.

~ On imitera l'honorable Monsieur Prune, le



Fig. 2.

Tiên-Chỉ du village, qui a une barbe si respectable. Pour cela, une feuille de bananier longue d'une cinquantaine de centimètres est détachée complètement de son limbe, d'un côté. Les deux extrémités du côté qui reste sont également détachées de leur parenchyme. Il ne reste donc plus alors que la nervure principale de la feuille à laquelle est attachée une partie de son limbe. Celui-ci est lacéré en nombre de petites lanières. Cette « barbe » est maintenue au menton ou sur la lèvre supérieure à l'aide de la nervure princi-

(1) Nhoong, nhoong sont des cris qui rappellent le résonnement des grelots.

(2) Bò-dề est le nom d'un terrain assez vaste qui se trouve non loin de Haiphong et sur lequel poussent de longues herbes qu'on donne aux chevaux.



Fig. 3.



Fig. 4.

pale qui constitue une sorte de cordelette et qui passe derrière les oreilles (fig. 4).

~ Les petites filles, comme toutes les petites filles du monde, aiment les parures et les enjolivements. Bagues, bracelets, pendants d'oreille et collier sautoir de fabrication autarcique, sont leurs bijoux favoris. Pour obtenir un collier sautoir, on brise légèrement un pédoncule de fleur de lotus ; on s'aperçoit alors que les deux parties brisées ne sont pas complètement séparées l'une de l'autre et qu'elles sont reliées par de longs filaments assez résistants. Donc en brisant en une série de petits tronçons un pédoncule de fleur ou de feuilles de ce genre de nymphéas, on obtient une cordelette annelée avec laquelle on se fait un collier qu'on porte autour du cou en un ou plusieurs rangs (fig. 6).

Un pendent d'oreille est confectionné dans les mêmes conditions mais avec un pédoncule de lotus moins long.

~ Les garçons s'ingénient à faire le plus de bruit possible. Ah, quand on peut avoir un beau chapelet de pétards ! Mais les temps sont durs et les pétards sont chers. On se rattrape sur les sifflets faits avec des feuilles de bambous ou de bananiers, sur les trompettes. Comme chez nous, on souffle légèrement sur le côté d'un peigne à dents écartées muni d'un morceau de papier ou



Fig. 5.



Fig. 6

d'un fragment de feuille de bananier. On imite Xā-Xê, chef des veilleurs, et sa cohorte de gardiens de l'ordre. Pour cela, un pédoncule de papayer d'une vingtaine de centimètres est détaché du tronc et de son feuillage. On souffle dans ce pédoncule comme dans une trompette qu'emploient les veilleurs de nuit, tuan-phiên (fig. 6).

~ Et tout est matière à tambour, cet instrument capital des « grands » dans leurs cérémonies. Le plus courant est fait d'une peau de grenouille ou à défaut une vessie de porc préalablement mouillée, tendue sur l'ouverture d'un boisseau pour le riz et fixée à l'aide d'une ficelle en bambou. Après séchage, lorsqu'on est assuré que la peau colle déjà fortement à la paroi extérieure du boisseau, on retire la ficelle. L'instrument est frappé à l'aide d'une petite baguette en bambou, une baguette pour manger le riz le plus souvent.

~ Les tourniquets et les toupies connaissent comme chez nous la faveur des tout-petits. Mais pas besoin de bazar ou de marchand de jouet. Pour avoir un tourniquet, on passe simplement un long cheveu à travers un hibiscus. On tend horizontalement le cheveu et on court à toute vitesse pour faire tourner la fleur (fig. 7).

~ La pipe à eau de papa est aussi l'objet de joyeux divertissements. On imite, avec toute la componction voulue, l'honorable auteur de ses jours aspirant à gros glouglous son cāi diêu. Pour cela, on prend un tube de liseron d'eau de 5 centimètres de long muni d'un nœud à une extrémité. On y verse de l'eau qui s'élève jusqu'à la moitié du tube. Au-dessus du niveau d'eau on perce un petit trou par où passe un petit tube de paille dont un bout s'enfonce dans l'eau. Mais au lieu d'aspirer comme quand on fume, on souffle dans le tube de paille. Il se produit alors de petits bruits analogues à ceux de la pipe à eau, et on rit à en perdre haleine (fig. 8).



Fig. 7

~ Les gentilles libellules du nom gracieux de « con chuôn-chuôn » remplacent pour le petit bébé les aigrettes que M. le Notable va chasser les jours de fête. On part en chasse, muni d'une tige de bambou longue de deux mètres environ. On met au bout de cette tige un peu de sève de jacquier. On tend la perche ainsi faite vers la libellule qui se perche à une certaine hauteur. On cherche à attraper l'animal en le touchant du bout de la perche. A défaut de sève de jacquier, on attache au bout de la tige un long cheveu lié en nœud coulant. On tend ce nœud vers la queue de la libellule qui est saisie, non sans grande habileté, aux applaudissements de la compagnie ! (fig. 9).



Fig. 8.

Une fois la libellule prise, on lui rogne les ailes et on la laisse voltiger à une faible hauteur. Parfois à l'aide d'une ficelle, on attache à sa queue un petit morceau de papier, un fêtu de paille ou tout autre objet léger et on lâche l'animal pour qu'il vole au ras du sol.

Pour taquiner et stimuler un chasseur de libellule, on chante :

Chuồn chuồn có cánh thì bay !

(Oh libellule ! si tu as des ailes, vole :)

Có thằng ông bụng thò tay bắt mày.

(Il y a un homme ventru (1) qui tend la main pour [te saisir.]

(A suivre.)

(1) Dans les villages de Hà-dông, on dit « un voleur » au lieu d'« un homme ventru ».



Fig. 9.

La "MAISON des ENFANTS" à HADONG (Tonkin)

par G. Y.

UN événement tragique et douloureux : Hanoi bombardée. Des familles dispersées, des enfants exposés au choc des déflagrations, aux éclats des bombes homicides. Sous l'égide de la Légion et de la Croix-Rouge, des bonnes volontés, des dévouements.

En dépit des difficultés de toutes sortes, un centre d'accueil surgit du néant et recueille à Hadong 47 bambins. En apparence, simple fait divers, mais d'une haute portée sociale.

Les 10 et 12 décembre derniers, Hanoi s'inscrit au long martyrologe des villes sinistrées. La dispersion commence. Se souvenant de l'appel pathétique du Maréchal, au lendemain du bombardement de la région parisienne : « Sauvez les enfants », les mamans quittent la ville, pour mettre en sûreté leurs chers petits, qu'un sort cruel va priver, dès lors, de la douce chaleur du toit familial.

Certaines, retenues en ville par leur travail — parfois leur unique gagne-pain —, anxieuses d'épargner tout danger à leurs enfants, sans toutefois trop s'en éloigner, n'ayant plus l'école à qui les confier, l'institution qui eût pu les recueillir, l'amie charitable qui en assumait la garde, ne savent que faire...

Organiser un centre d'accueil, proche, pour éviter l'angoisse d'une trop longue séparation, sûr, afin d'échapper au danger aérien, confortable, pour donner confiance et calmer les inquiétudes, aimable et accueillant, pour suppléer à la douceur du foyer maternel ? Tel était le problème.

La Légion et la Croix-Rouge l'ont résolu, en créant, à Hadong, la « Maison des enfants ».

Le local ? Une sorte de hangar clos, à usage de magasin, gracieusement prêté par les Travaux Publics, encombré d'un matériel vétuste et poussiéreux. Vidé, nettoyé, blanchi à la chaux, ses ouvertures repeintes de vert — couleur d'espérance — sous l'œil vigilant et averti d'une dame Légionnaire. Une cloison par ci, une étagère par là, quelques cretonnes aux teintes claires, encadrant portes et fenêtres, des nattes de jonc tressé cachant un parquet rugueux de carreaux de terre cuite et de ce bâtiment utilitaire, par un coup de baguette magique, une fée bienfaisante, avec tout son cœur de maman, fit, en quelques jours, une crèche riante.

Dans le hall d'entrée, un grand portrait du Maréchal, de son regard clair accueille les visiteurs. Sur un bahut, dans un cristal, resplendit une gerbe de glaïeuls, hommage à la maîtresse de céans, délicate attention d'un de ces Légionnaires dévoués dont la généreuse bonté s'intéresse à cette œuvre. A côté, un carillon égrène les heures.

Sous un appentis, une resserre, une armoire, des étagères, où voisinent légumes, fruits, denrées diverses, qui, dans l'officine du « bép », mijoteront en plats succulents à la mesure des jeunes et voraces appétits, à qui ils seront servis.

A gauche, un lavabo rustique, où, près des cuvettes, s'alignent, en files impeccables, le cortège multicolore des brosse à dents, brinqueballant dans leurs verres.

A droite, la chambre de l'infirmière qui préside, avec tant de dévouement, aux destinées de la maison, où se marient, dans une symphonie en bleu, la courteline du divan, les meubles et les tentures.

Au milieu, le réfectoire. Un coup d'œil en passant au menu de la semaine, affiché sur la cloison. Entrée, volaille ou viande rouge, œufs ou poisson au repas du midi, légumes et fruits en abondance, entremets quotidiens, deux fois le dimanche et les jours où l'on fête, à grand renfort de bougies, l'anniversaire d'un jeune convive. Nourriture saine, variée, abondante, si l'on en juge, à l'heure des repas, par l'impatience de l'appétit, l'ardeur à la satisfaire et cette béatitude de l'enfant bien nourri, quittant la table pour s'ébattre dans le parc voisin.

Plus loin, les dortoirs, mixtes pour les tout-petits, séparés pour les plus grands, rangées de petits lits blancs ripolinés, nostalgique rappel de nos années de collège, aimablement prêtés par le Service local de l'Enseignement. Dépassant les oreillers, la chevelure d'une poupée, la moustache d'un Mickey, le museau d'un lapin, le jouet préféré, près duquel on s'endort, le soir, en souriant aux anges...

Le mobilier ? simple, un peu hétéroclite, dons ou prêts des uns et des autres, soigneusement repeint en blanc et vert, égayé de cretonnes. Partout, une note souriante où se trahit une main féminine : une faïence, une image, une lampe de chevet...

Le personnel : une dame au grand cœur, nouvelle maman de cette nichée, aide médico-sociale diplômée, mise à la disposition de « la Maison des enfants » par la Croix-Rouge, veillant avec un soin touchant sur tout ce petit monde. Une jeune secouriste, au dévouement inlassable, qui consacre son temps à ces jeunes enfants, nuit et jour parmi eux, partageant leurs jeux, les aidant dans leurs travaux scolaires, apaisant leurs chagrins, s'associant à leurs joies. Une jeune garde de nuit qui veille, quand tout le monde dort, et répare, sous la lampe, les accrocs de la journée. Enfin, le personnel subalterne, « bép » et « boy » et leurs aides, pleins d'entrain et de gaieté, le sourire aux lèvres, fiers de leur travail.

Voilà le cadre, simple, certes, mais combien

avenant pour ces mioches qui l'emplissent de leurs rires et de leurs cris.

Quarante et un enfants y sont hébergés par la Légion pour la modique somme mensuelle de 60 piastres, dont l'entr'aide Légionnaire prend souvent une partie à sa charge, lorsque le papa et la maman, malgré leur travail à Hanoi, éprouvent quelque peine à joindre les deux bouts, ou que l'un d'eux n'étant plus, l'autre ne peut suffire à faire vivre la maisonnée.

★★

Dès son inscription, chaque enfant a fait l'objet d'une minutieuse enquête. On s'est enquis auprès de ses parents du médecin traitant, de sa santé, des maladies contractées, des vaccins et sérums reçus. Le médecin-chef du Service d'Hygiène de Hanoi l'a examiné, avant son départ ; il a donné des indications sur la nourriture, le régime, a parfois prescrit un traitement, que suivra de près l'infirmière préposée à sa garde. Vacciné contre les maladies contagieuses les plus courantes, il sera désormais, grâce à l'obligeance du Service local de la Santé, deux fois la semaine, examiné par un docteur qui surveillera son poids, sa taille, son développement ; l'effet du traitement prescrit et des soins donnés.

Nanti d'un trousseau, que l'entr'aide Légionnaire complète au besoin, accompagné de sa « congai », s'il est tout-petit, il s'est dirigé, le 25 décembre dernier, dans la voiture d'un Légionnaire, vers le centre de Hadong. Il a retrouvé ses petits camarades autour d'un arbre de Noël, chargé de jouets et de friandises. Douce transition, entre le foyer familial et le nouveau toit, où désormais il vivra. A sa vue, bien des pleurs se sont séchés, des cœurs un peu gros se sont apaisés, des chagrins se sont enfuis ; sous le signe de la joie, il a pris contact avec sa nouvelle vie.

Dans cette ambiance heureuse, des amitiés sont nées ; les plus grands ont pris les plus petits sous leur tendre tutelle, sous la garde vigilante de la nouvelle maman ; une petite communauté s'est créée qui accueille, en souriant, quelques jours plus tard, le Résident Supérieur et les Autorités du Protectorat et de la province, venus leur rendre visite. L'Amiral Decoux, lui-même, daigna distraire quelques minutes de son temps précieux, pour venir jusqu'à eux, soulignant ainsi tout l'intérêt qu'il prenait à cette belle et généreuse initiative.

★★

J'ai voulu voir vivre cette jeunesse. Sous la conduite éclairée de la dame Légionnaire qui fut l'âme de cette œuvre, je me suis dirigée, un après-midi de janvier, vers la « Maison des Enfants », en compagnie de deux nouvelles pensionnaires. A peine avions-nous stoppé devant le parc du Cercle de Hadong, qui sert de terrain de jeux, ce fut une ruée ! C'est à qui arriverait le premier pour embrasser sa bienfaitrice. Pour chacun d'eux, un geste gentil, un mot aimable, la douce sollicitude et le baiser tendre de la maman absente et tous ces marmots retournèrent à leurs jeux, le cœur en paix, l'âme paisible. Je visitais, successivement, l'école, installée dans le cercle, où se succèdent, heure après heure, les diverses classes, le réfectoire, les dortoirs, la cuisine. Partout, une méticuleuse propreté, la netteté et le bon goût, une atmosphère gaie, riante, et, chez ceux qui dirigent cette maison, un enthousiasme de bon aloi, la fierté de l'œuvre accomplie.

★★

Voilà ce qu'ont réalisé, en quelques jours, devant les nécessités tragiques de l'heure, des Légionnaires de bonne volonté avec l'aide généreuse de quelques particuliers et de nombreuses maisons de commerce. Peu de moyens, beaucoup de dévouement, de nobles ambitions et la « Maison des Enfants » est née. De nombreuses mamans, que leur dur labeur retient à Hanoi, savent leurs enfants entre de bonnes mains, leur inquiétude s'en est allée ; en toute sécurité, elles peuvent vaquer à leur besogne et, de temps à autre, apporter, en quelques heures, à leurs tout-petits, une provision nouvelle de tendresse et d'amour.

Sur un panneau, placé au-dessus de la porte, on lit entre l'écusson de la Légion et la croix de Genève, « La Maison des enfants ». Emervillé et émue de ma visite, je songeais, en voyant ces petits, aux joues roses et rebondies, courir à leurs jeux, à ce que peut donner, dans les moments difficiles, la mise en commun des efforts et des bonnes volontés. Le cœur gonflé d'espoir, je me plaisais à voir, dans cette action sociale, dont la Légion venait d'offrir un si bel exemple, le signe tangible de l'apaisement et de l'union entre les Français, si souvent réclamée par le Maréchal.

Mais, hélas ! « La Maison des enfants » n'est plus suffisante. Trente enfants sont inscrits, que l'exiguïté des locaux n'a pas encore permis de recevoir, et c'est un nouveau centre d'accueil que la Légion va aménager pour épargner aux tout-petits les atroces misères d'une guerre inhumaine.

LA NAISSANCE DE DALAT

par A. BAUDRIT

AVANT que le temps n'en efface complètement le souvenir, il m'a paru intéressant de retracer les circonstances dans lesquelles Dalat — aujourd'hui si connue et si fréquentée — est née et s'est développée. Aucun moyen n'était plus sûr, pour obtenir le résultat recherché, que de s'adresser au doyen même de la station d'altitude, qui a été le fondateur de la ville et son premier administrateur, à M. Cunhac.

M. Cunhac a bien voulu, pour les lecteurs d'*Indochine*, évoquer ses souvenirs, vieux déjà d'un demi-siècle, et rechercher dans son énorme collection de photographies — témoins d'un autre âge de notre colonie — celles qui nous montrent notre coquette station sous un aspect encore un peu primitif.

Je demande d'abord à M. Cunhac à quelle époque et dans quelles circonstances il est venu ici. Sa réponse n'est autre chose que le récit de la création de Dalat :

« Le plateau de Dalat a été découvert par le docteur Yersin en 1893, au cours des nombreuses explorations qu'il fit dans la chaîne Annamitique. En 1897, il fit part de sa découverte au Gouverneur Général Paul Doumer, qui envisageait alors l'installation, dans la péninsule d'une station d'altitude pour les Européens. Dès octobre de cette même année, une mission militaire fut désignée pour rechercher et étudier la voie d'accès la plus facile au plateau du Langbian en partant de Nha-trang.

Cette mission était placée sous le commandement du capitaine d'artillerie Thouard ; celui-ci avait comme adjoint le lieutenant d'infanterie de marine Wolf. La mission comprenait : le maréchal des logis Cunhac, aide-topographe, le brigadier Abriac, chargé de la direction des coolies et des convois, le soldat d'infanterie de marine Missigbrod, Poméranien, ancien Légionnaire, ordonnance du lieutenant, un débrouillard par excellence ; enfin deux ou trois miliciens annamites et un guide, qui n'était autre que l'ancien linh qui avait accompagné le docteur Yersin sur ce plateau, quatre ans auparavant.

— Quelles furent les différentes étapes de ce voyage, qui ne dut pas manquer de difficultés ?

— La mission Thouard débarqua à Nha-trang, venant de Saigon, vers fin octobre 1897 et commença ses travaux peu de temps après, en s'engageant dans la haute vallée de la rivière de Nha-trang. Après un mois environ de reconnaissances topographiques difficiles et même pénibles en régions montagneuses, seulement habitées par quelques tribus mois insoumises et hostiles, la mission atteignit la vallée du Danhim, en amont de Dran, au hameau moi de Loupah. De ce point, elle longea cette vallée (rive droite), franchit à Finnôm le Datam, affluent du Danhim, qu'elle remonta jusqu'à la crête sud du plateau. Elle aborda celui-ci par les chutes de Prenn et déboucha enfin sur le site même de Dalat, près de l'endroit où s'élève aujourd'hui l'Auberge Savoisienne.

— Où la mission s'est-elle fixée une fois qu'elle eut pénétré sur le plateau ?

— Après avoir campé quelque temps sous la tente, au bord même du Camly, la mission s'installa provisoirement à Dankia, centre de travail et de ravitaillement. De plus, il y avait là un village moi assez important, tandis que partout ailleurs le pays était désert. Vers Manline il y avait deux ou trois hameaux habités par des Lat et c'était absolument tout ! Le pays est très pauvre et c'est pour cela qu'il est presque inhabité. A Dankia nous avions le double avantage d'être au centre de la région dont nous voulions dresser la carte et de pouvoir troquer quelques objets contre des denrées alimentaires.

Redescendant un peu vers la côte, nous laissâmes à Dankia le soldat Missigbrod, qui entreprit aussitôt la création d'un jardin potager et fit un peu d'élevage dans le but de ravitailler la mission : ce furent là les modestes débuts de la « Ferme de Dankia ».

» Les travaux durèrent onze mois ; ils se terminèrent en septembre 1898. A cette époque, la mission rentra à Saigon.

— Est-ce alors que commença la « création » de Dalat ?

— Pas encore ! Le site étant désormais « relevé », une seconde mission (1898-1899), envoyée comme la première par le Gouverneur Général Doumer, et placée sous la direction du capitaine de cavalerie Guynet, fut envoyée à son tour, ayant pour instructions d'établir un chemin d'accès vers le plateau. Il lui fallait d'abord faire une voie carrossable, non empierrée qui, de Phan-rang, se dirigeait vers le nord jusqu'au pied de la chaîne Annamitique. Là, un sentier muletier à 8 % de pente moyenne lui succéderait, qui mènerait jusqu'au Langbian.

» Je faisais partie de cette mission, d'abord au titre de secrétaire particulier du capitaine, ensuite parce que j'étais chargé de l'étude et de la construction du sentier projeté.

» Le point de départ, au pied de la montagne, fut choisi à Xom-gom, sur la rivière de Phan-rang, puis à Daban, sur le Krompha, ce dernier point étant en réalité le vrai début de la montée. La rivière de Phan-rang fut franchie un peu en amont du pont actuel, emprunté par la voie ferrée. Là, fut établie une passerelle génie-démontable, sur chevalets, avec deux travées mobiles. Le sentier atteignit le plateau par Dran et l'Arbre-Broyé. La mission Guynet termina ses travaux en octobre 1898.

— Quel était à ce moment l'aspect du site ?

— L'aspect primitif ne s'est guère modifié jusqu'à ces dernières années. A la place du lac coulait le petit ruisseau de la tribu des Lat et qu'on appelait le « Da-Lat » (*Da* ou *dak* : eau, en moi) et auquel pour une raison que je ne m'explique guère, on a substitué le nom annamite de Camly.

Et M. Cunhac me montre la photographie sur

laquelle on voit un modeste pont franchissant le ruisseau, à l'endroit où il est devenu un lac. Les remblais qui lui font suite, et sur lesquels passait la route, sont devenus la première digue qui a barré le Camly, devant le kiosque qui est au pied de la colline du golf. A droite, on voit cette colline ; à gauche, celle de la résidence ; au fond, les pics jumeaux du Langbian.

« Il serait intéressant de connaître aujourd'hui les débuts administratifs de Dalat, car, en somme, Dalat ne fut pendant longtemps qu'une ville en puissance ; c'était au début du siècle un lieu riche d'avenir et c'est tout ? »

— Après la mission Guynet, la province moi du Haut-Donnai fut créée, en 1899, avec siège à Djiring ; le résident chef de province était alors Ernest Outrey. Son travail consistait surtout à recruter de la main-d'œuvre pour les nombreuses missions d'étude disséminées entre la Cochinchine (Biên-hoa) et Djiring, en passant par Tanlinh. Ces missions avaient pour but principal de rechercher et d'étudier un tracé de voie ferrée reliant la côte à la région des hauts plateaux.

» M. Outrey avait sous sa dépendance Dalat, où il fit édifier, en 1900, sur l'emplacement actuellement occupé par l'hôtel de M. le Résident-Maire, une maison en bois, sur pilotis, avec toiture en tôle.

» En 1901, la province du Haut-Donnai fut supprimée, Djiring transformé en délégation et rattaché à Phan-thiêt, tandis que Dalat, également délégation fut rattaché à Phan-rang.

» Je fus le premier délégué de Dalat ; mon successeur fut Canivey. Quittant Dalat, je devins délégué de Djiring, où je restai de 1903 à 1915.

— Quand Dalat cessa-t-il d'être délégation ?

— En février-mars 1916, la province du Langbian — rappelant celle du Haut-Donnai — fut créée, avec son siège à Dalat. A ce moment, je quittai Djiring pour devenir résident, chef de cette nouvelle province. Mais, en 1920, Dalat devint une circonscription autonome, confiée à M. Garnier, en qualité de Commissaire général du Gouvernement Général. Je restai cependant ici comme résident de la province et j'ajoutais à ces fonctions celles de commissaire-adjoint de M. Garnier.

— Où étaient alors les bureaux administratifs ?

— Dans mon chalet. J'habitais le premier étage et ils étaient au rez-de-chaussée.

— Mais alors, quelle est l'origine des bureaux actuels ?

— C'était là un pavillon fait par la ville de Saigon. Sur le toit on voit encore, fait en tuiles d'un rouge qui fut vif, un S de grande dimension signifiant : « Saigon ». Cette maison a été rachetée par la ville de Dalat.

— Quelles étaient les autres maisons ?

— Il y avait une sala où les chasseurs se donnaient rendez-vous. Et mon interlocuteur me montre une autre photographie (*voir gravure*) où l'on voit l'ancêtre de l'hôtel Desanti (aujourd'hui hôtel du Lac) devant lequel quantité de cerfs tués sont alignés par terre, au pied de la véranda.

— Il y avait encore, parmi les maisons de cette époque qui existent encore : le bungalow qui est devant l'hôtel du Lac (sur le terrain surplombant le stade) ; à l'entrée de la route de Prenn, la première maison à gauche et la première maison à droite sont contemporaines — ou presque — de l'éclosion de Dalat. Quant aux Annamites, dont l'installation suivit d'assez près celle des

Français sur le plateau, ils se fixèrent face à l'ouest, sur la colline qui descend du marché et aboutit aux terrains d'alluvions que les miliciens de la Garde Indochinoise ont maintenant transformés en jardins potagers.

— Mais le Lac, la parure de Dalat, quand et par qui a-t-il été fait ?

— Le Lac est de formation relativement récente. Il a été fait, en effet, vers 1919, sur mon initiative, par Labbé, ingénieur des Travaux Publics. L'ancien remblai qui supportait la route fut à nouveau exhaussé et allongé en 1921-1922 sur ordre du Résident Garnier ; l'année suivante une deuxième digue fut construite en aval de la première formant ainsi deux lacs. Ces deux digues n'ayant pas de déversoir assez important furent rompues au cours de violents orages qui se produisirent lors d'un typhon en mai 1932 ; elles furent refaites aussitôt, dans les mêmes conditions. La digue actuelle, en pierre, faite plus en aval que les précédentes a été construite vers 1934-1935.

— Par quelle route parvenait-on à Dalat au moment où la station commençait à recevoir quelques visiteurs ?

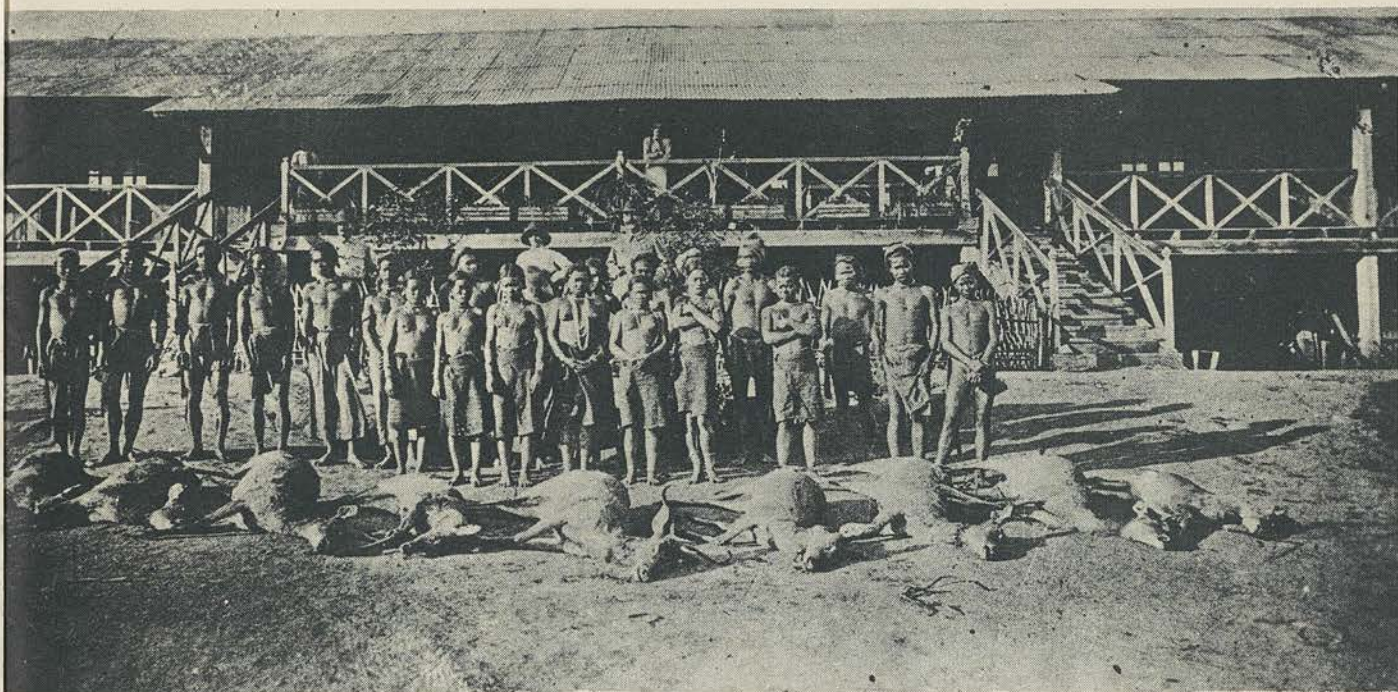
— On y arrivait par Phan-thiêt et Djiring. Pendant mes douze années de séjour à Djiring, j'ai pu, grâce au bienveillant appui de M. Garnier, alors résident de Phan-thiêt, étudier et construire la route automobilable, d'abord non empierrée, qui devait permettre l'accès au plateau. Cette route s'amorçait à Gian-mau, à 19 kilomètres de Phan-thiêt, et se dirigeait sur Djiring ; qu'elle atteignit en 1914 ; puis, en 1914-1915 fut établie la route Djiring-Dalat.

— Comment traversait-on le Danhim à cette époque ?

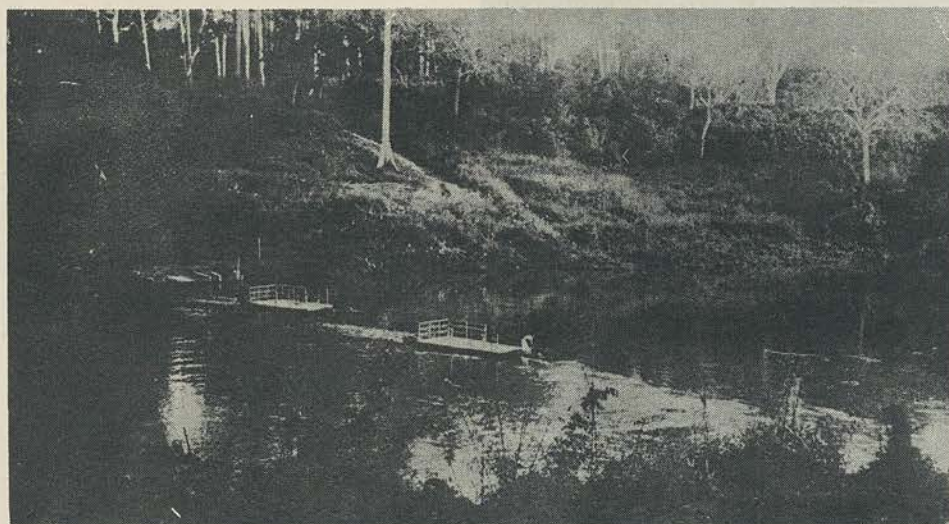
— Tout d'abord en pirogues moïs ; puis, j'ai fait une sorte de bac avec plusieurs pirogues recouvertes d'un plancher (*voir gravure*) ; les câbles de halage étaient en rotin, puis en peau de buffe et avec le temps, ils furent remplacés par des câbles métalliques. J'ai essayé ensuite de construire un pont de bateaux ; enfin, en 1915, j'ai commencé la construction d'un pont en bois. Celui-ci, en dâu, avait une centaine de mètres de longueur ; il était placé à six mètres au-dessus du niveau moyen des eaux et pouvait supporter dix tonnes de charge (*voir gravure*). Ne disposant d'aucun crédit, je n'ai pas pu acheter de clous pour exécuter ces travaux ; aussi, les différentes pièces de ce pont ont-elles été assemblées à l'aide de chevilles de bois dur, ce qui était d'ailleurs préférable en la circonstance.

Et M. Cunhac, revivant ses premiers travaux, pense maintenant au pont construit par la compagnie de Levallois-Perret ; il m'en dit quelques mots. Dans son esprit, il compare son premier pont de jonques à ces grands travaux qui défient les forces de la nature. C'est la marche inéluctable des choses ! Il faut quelqu'un pour frayer le chemin, ceux qui suivent passent après plus aisément.

Aujourd'hui, Dalat avec ses palais, ses hôtels, ses coquettes villas forme un petit coin de France, dans un pays jadis isolé et hostile. Cette réalisation, nous la devons à trois hommes : au docteur Yersin, qui a découvert le plateau ; au Gouverneur Général Paul Doumer, qui a décidé la création de la station d'altitude, et à M. Cunhac, qui en a été le premier réalisateur. Trois hommes que les Dalatois doivent connaître et particulièrement honorer.

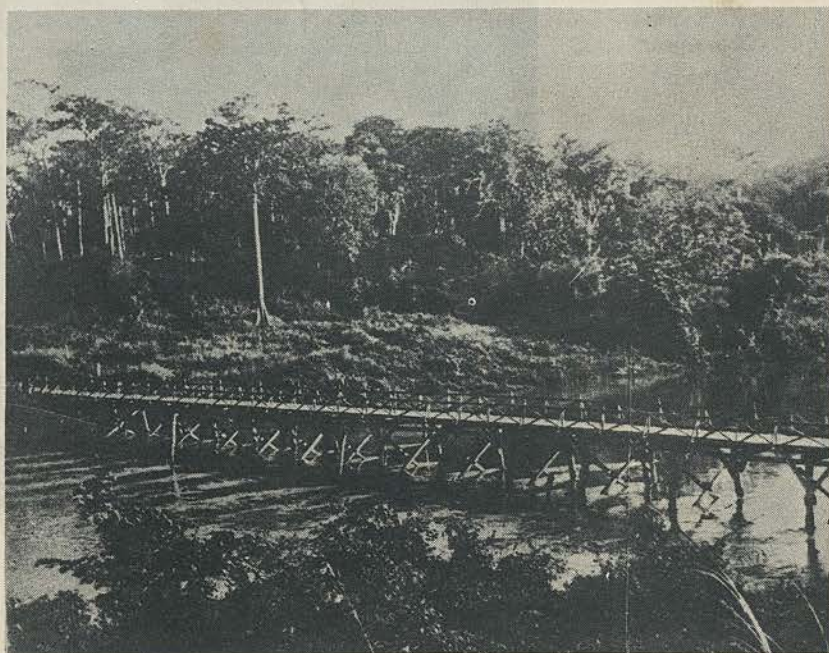


↑
Le premier palace
du vieux Dalat.
○



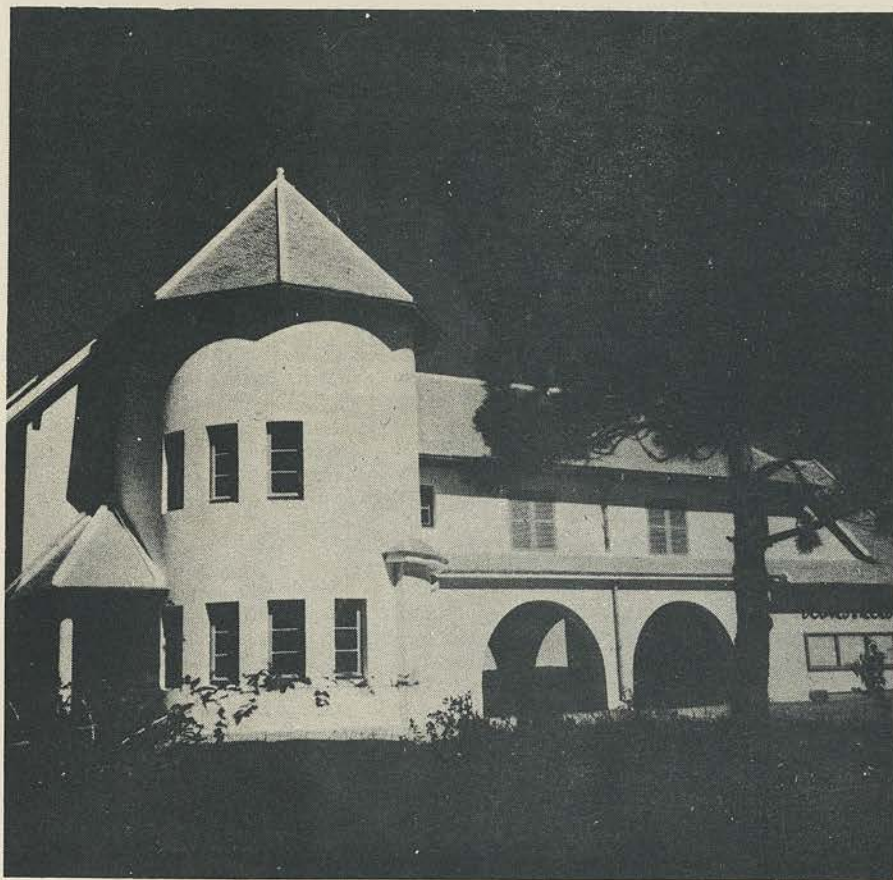
←
Second service
de passagers
sur le Danhim.
(De 1910 environ à 1915.)

Premier pont
sur le Danhim
(1915).
○



L'INDOCHINE

IMAGES

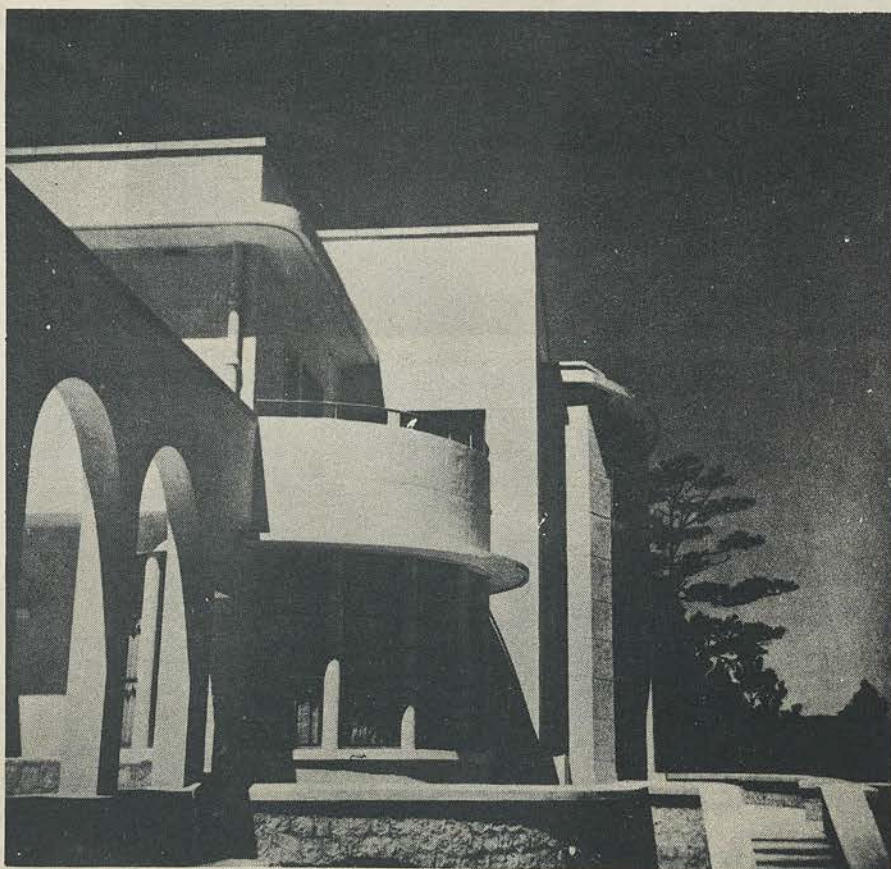


← Les
Douanes
et
Régies.

← Photos HESBAY



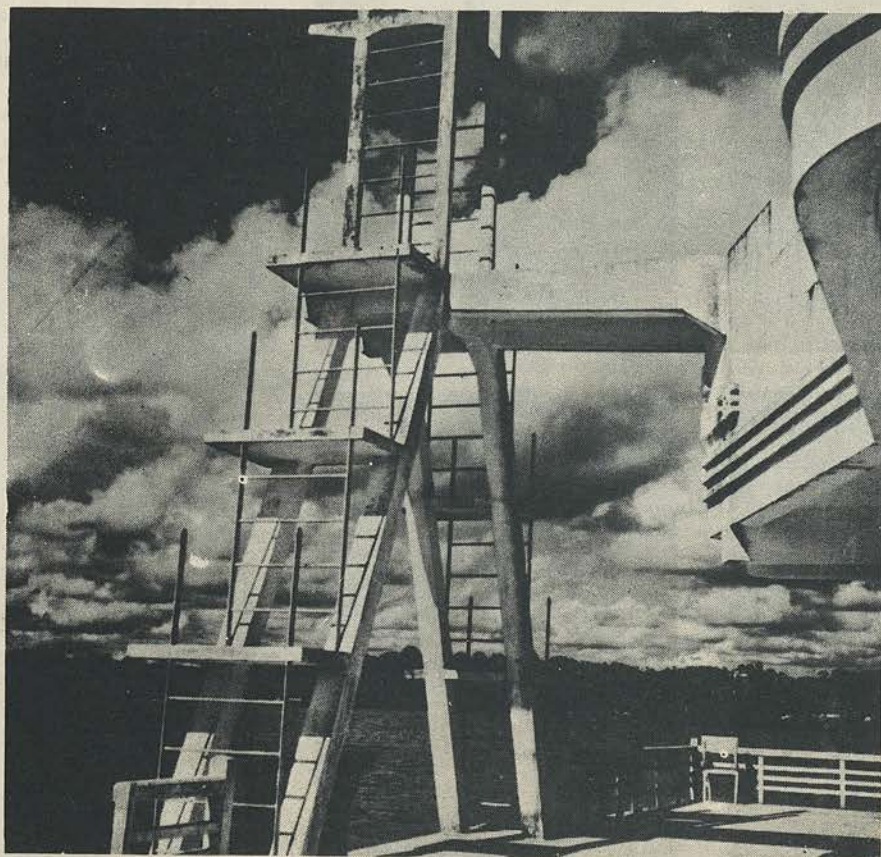
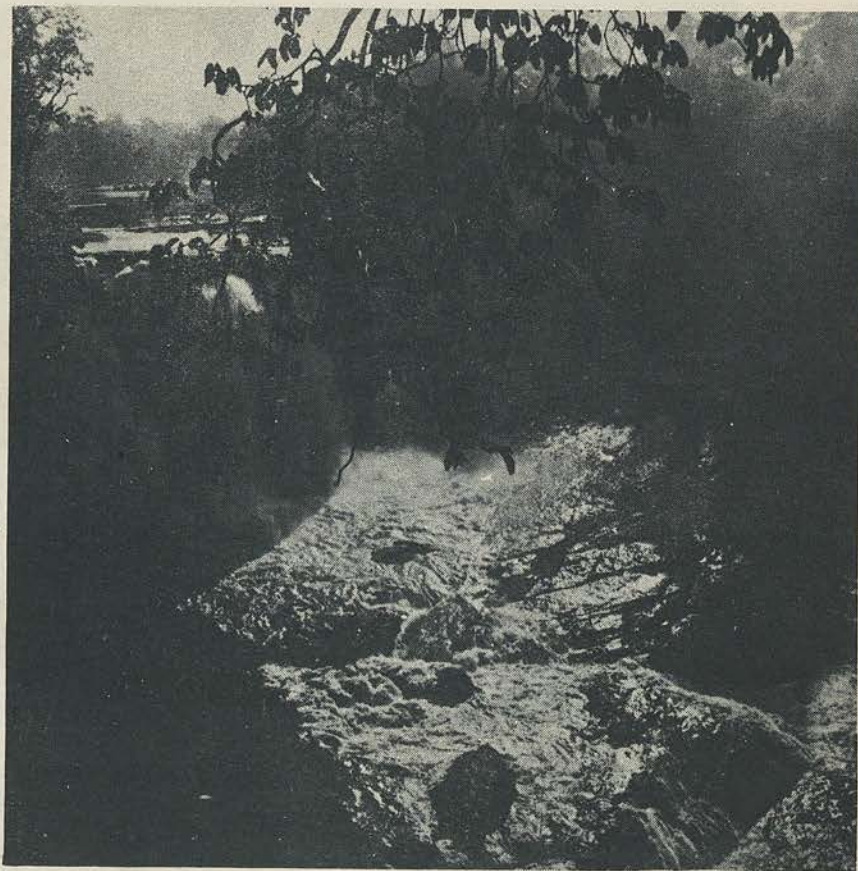
Villa du
Gouverneur →
Général



PITTORESQUE

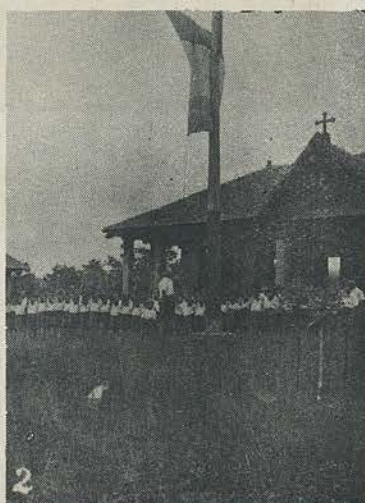
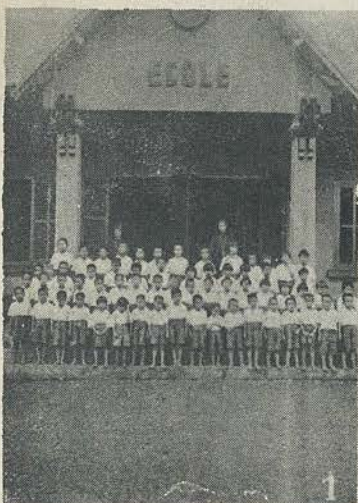
DE DALAT

Route
de Dalat
à Saigon :
Les chutes de
Gouggah
sur le
Danhim.



Cercle
Nautique.

La
Grenouillère.



Ci-dessus. — Type des maisons dites « familiales », avec cour et jardin.

Ci-contre. — 1. Un groupe d'écoliers en uniforme; 2. Le salut aux couleurs à l'école de C...; 3. Une famille de Tonkinois; 4. La distribution de Prémaline aux enfants par le chef de Section.

Ci-dessous. — La sortie du catéchisme, le jeudi après-midi.



COLONISATION FAMILIALE

par A. J. P.

INDOCHINE a évoqué dans son numéro du 2 septembre un essai particulièrement fructueux de colonisation familiale mené à bonne fin dans la région de Rach-gia (Cochinchine) par le Gouvernement de l'Indochine.

Les efforts de l'Administration tentés dans ce domaine remontent déjà à de longues années. S'ils n'ont pu aboutir sur une plus large échelle, c'est que la solution du problème démographique est en Indochine particulièrement complexe.

Il ne s'agit pas seulement, en effet, de transplanter des populations pauvres issues des régions surpeuplées vers des terres aux cultures riches mais dépourvues de main-d'œuvre, il faut encore pourvoir à l'acclimatement physique, psychologique, moral et religieux des populations émigrées.

Les Européens, habitués à vivre dans des régions où les échanges de populations sont fréquents et pour ainsi dire naturels (Italiens dans nos campagnes du Sud-Ouest, Polonais dans nos industries du Nord, Savoyards dans la région parisienne) ont peine à imaginer les difficultés que le problème de l'émigration soulève en Indochine. Ce problème exige cependant une solution rapide, étant donné d'une part le surpeuplement grandissant du delta tonkinois et d'autre part les exigences sans cesse croissantes des industries, plantations, entreprises agricoles du Cambodge, de la Cochinchine, et même de l'Annam.

Les traditions ancestrales du Tonkinois sont si profondément ancrées et l'attachent si fortement à son village d'origine qu'il répugne à quitter définitivement la terre natale, celle-ci restant avant tout à ses yeux la terre de ses ancêtres, de ses tombeaux.

Aussi l'Administration française a-t-elle toujours répugné à résoudre le grave problème démographique en Indochine d'une manière tyrannique. Aux Indes Néerlandaises, où le problème économique se posait dans des conditions sensiblement analogues à celles de l'Indochine, le Gouvernement hollandais entreprit avec succès des transferts massifs de populations par villages entiers. Il y a de cela une trentaine d'années. Pour les raisons que nous avons énoncées plus haut, répugnance du Tonkinois à l'expatriation et bienveillante sollicitude de l'Administration française à l'égard des populations protégées, de tels procédés n'ont jamais été employés en Indochine.

Par contre, aucun effort n'a été négligé pour mettre successivement en œuvre toutes les expériences capables de résoudre le problème en assurant la sauvegarde des intérêts supérieurs du pays et des populations.

Depuis la création des grandes entreprises agricoles du Sud, les émigrés venus offrir le concours de leurs bras, travaillaient sous un régime appelé, « régime contractuel ». Sous ce régime, 25.000 Tonkinois quittaient chaque année le Nord afin de louer leurs services pendant une période de trois ans. Ces recrutements massifs, absolument indispensables à la vie économique de l'Indochine, n'ont jamais été acceptés comme une solution définitive du problème de la main-d'œuvre. A la fin de leur contrat la plupart des travailleurs ainsi recrutés demandaient à rentrer dans leur pays d'origine. Pendant leur séjour dans

les entreprises, abandonnés moralement, loin de leur famille, privés des cadres traditionnels du village, ces travailleurs constituent trop souvent un terrain favorablement propice aux doctrines les plus subversives. Les tribunaux du Sud-Indochinois savent, en outre, les difficultés innombrables rencontrées par les employeurs pour faire sauvegarder les contrats ou empêcher les désertions.

Certes, le régime contractuel des travailleurs a été — depuis quelques années notamment — considérablement amélioré. Tout d'abord du fait des aménagements sociaux et sanitaires opérés en faveur des travailleurs par les Sociétés agricoles et les plantations au prix d'efforts financiers considérables. Du fait également de réformes législatives récentes qui tendent à favoriser la famille par l'augmentation graduelle et régulière du pourcentage des femmes engagées par les employeurs et par l'obligation dans laquelle se trouvent à l'avenir ces employeurs de n'embaucher que des femmes ayant leur mari sur la plantation. Ainsi va cesser progressivement une situation morale particulièrement pénible. Il était juste que cette réforme fut commencée sous le signe de la Révolution Nationale qui s'est assignée comme première tâche de protéger la famille et de rénover les forces morales, base essentielle de tout progrès social.

Le Gouvernement de l'Indochine a également confié, depuis deux ans, à un missionnaire, le R. P. Vacquier, une expérience des plus intéressantes en vue de fixer dans certaines grandes entreprises agricoles ou plantations du Sud-Indochinois, une « main-d'œuvre libre ».

Contrairement aux statuts des travailleurs embauchés sous l'ancien régime « contractuel », les travailleurs dits « libres » ou « conventionnels » quittent le Tonkin accompagnés de leur femme et de leurs enfants, parfois même de leurs vieux parents. Ils signent une convention de deux années seulement, convention qui sauvegarde leurs droits de retour au pays natal avec toute leur famille dans le cas où, pour quelque motif, ils ne pourraient s'acclimater et se fixer.

La plupart de ces familles, issues des régions pauvres et surpeuplées des provinces de Nam-dinh, Thai-binh, Ninh-binh quittent leur village sans esprit de retour après avoir liquidé tout ce qui pouvait constituer leur modeste avoir : une vieille paillote, un coin de terre, quelques meubles en bambou.

Il est particulièrement intéressant de jeter un coup d'œil sur les statistiques très significatives concernant l'émigration de ces travailleurs libres :

STATISTIQUE DES FAMILLES LIBRES ÉMIGRÉES SOUS LES AUSPICES DU R. P. VACQUIER DU 1 ^{er} JANVIER 1942 AU 1 ^{er} DÉCEMBRE 1943					
Nombre de familles	Nombre d'hom- mes	Nombre de femmes	Enf-nts 8 à 14 ans	Enfants 1 à 7 ans	TOTAL
2126	2967	2261	1318	1784	8331

Les travailleurs libres s'avèrent déjà infiniment plus stables que les travailleurs contractuels. Voici, à titre d'exemple, une statistique concernant quelques-unes des principales plantations cochin-

chinoises alimentées par eux durant ces deux dernières années :

PLANTATIONS	Familles reçues	Effectifs reçus		Effectifs restants au 30 10 43		Pourcentage restant		Naisances
		Adult	Enf.	Adult	Enf.	Adult	Enf.	
BENCUI . . .	71	210	127	209	127	100 %	100 %	3
ANLOC . . .	206	524	338	495	311	94,4	92 %	9
LONGTHANH .	153	484	318	449	300	92 %	94 %	3
ONGQUE . . .	173	402	380	365	348	91 %	91,6	12
GALLIA . . .	161	40	361	312	279	77,8	77,2	16

Dès à présent, on peut faire utilement deux constatations :

1° Dans les plantations où les conditions climatiques sont saines, cent pour cent des travailleurs sont demeurés dans leurs nouveaux villages et peuvent être considérés comme fixés ;

2° Alors que dans les premiers mois d'essai, les familles se laissaient très difficilement arracher au pays natal par les avantages encore incertains que présentaient pour elles leur expatriation, aujourd'hui quatre-vingts pour cent des familles quittant le Tonkin sous le nouveau régime, s'en vont appelées par leurs compatriotes déjà établis dans les villages de travailleurs libres du Sud-Indochinois.

Nous nous proposons d'entretenir prochainement nos lecteurs des conditions psychologiques, morales et religieuses dont l'étude minutieuse a précédé l'envoi et l'établissement des familles des travailleurs libres dans le Sud-Indochinois.

Ce serait une grave erreur de négliger ce problème en minimisant l'importance de ces conditions indispensables à l'acclimatement rapide et définitif des émigrés.

Si pour le travailleur « contractuel » le problème *travail* se ramène à un problème *salaire*,

pour le travailleur libre il n'en est plus de même. Celui-ci recherche avant tout le bien de sa famille et de ses enfants : santé, quelques heures de loisir en famille, vie morale et religieuse rendues possibles, conditions de vie devenues sensiblement analogues à sa vie au Tonkin, etc...

Mais ce n'est pas du jour au lendemain que les anciens « cadres surveillants » de coolies contractuels pourront s'adapter à la mentalité nouvelle, familiale et morale, que doit créer tôt ou tard l'arrivée des familles de travailleurs libres dans les plantations et entreprises agricoles.

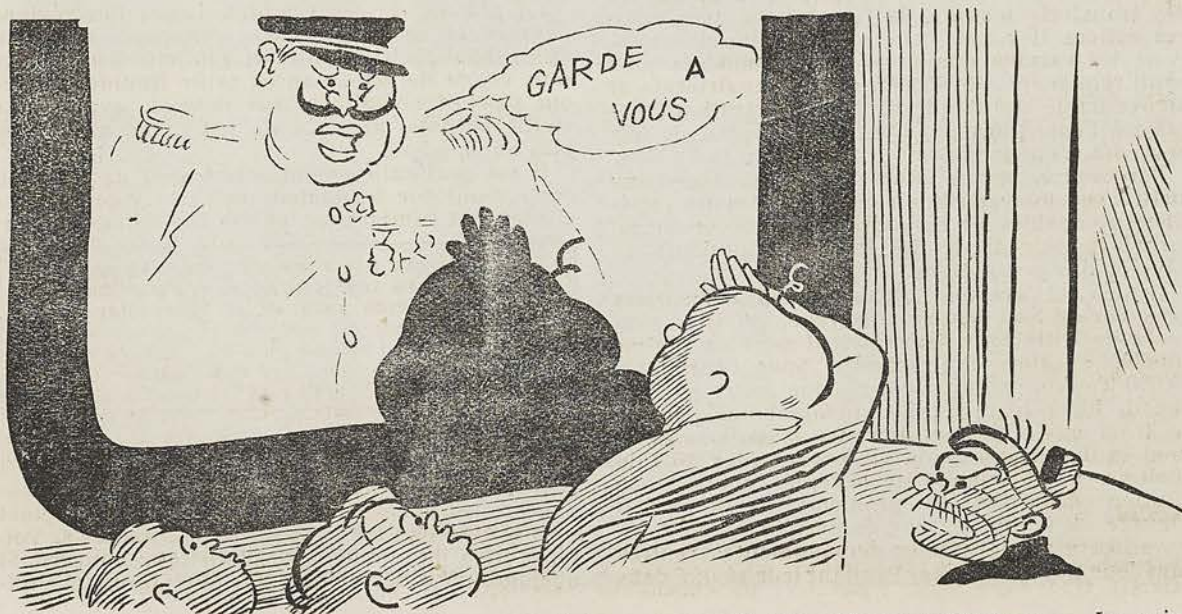
Les cadres européens, heureusement, ont compris et ils se consacrent en général avec dévouement aux charges nouvelles que leur imposent le soin des familles de travailleurs ; d'ici peu, nul doute que l'on puisse ainsi fixer définitivement des milliers de familles tonkinoises capables de constituer dans le Sud une réserve inépuisable de main-d'œuvre.

L'expérience dont nous venons d'entretenir nos lecteurs, peut avoir, dans un avenir prochain, d'importantes répercussions sur l'émigration ; elle peut jeter une lumière appréciable sur la solution définitive du problème démographique. Elle n'a pu être tentée qu'après les études et travaux menés, avec quels soins minutieux et quelle persévérance, par des Administrateurs, fonctionnaires et mandarins tels que MM. Colombon, Lotzer, de Pereyra, Parisot, Oudot, le Tông-dôc Tran-van-Thông, etc...

Déjà, l'Administration se propose de compléter les colonies de peuplement de Blao, des Bolojens, de Rach-gia, par la création, dans le Sud-Indochinois, de villages de peuplement constitués par des familles de travailleurs tonkinois placées dans le Sud sous un nouveau régime, celui de l'émigration « assistée ».

On peut espérer que ces efforts multiples et persévérants aboutiront rapidement à une solution définitive du grave problème démographique indochinois. L'avenir économique de l'Indochine y est lié.

HUMOUR ANNAMITE



XA XÊ, qui a passé deux ans au Groupement Auto, a conservé des réflexes militaires. — Le voici au cinéma en compagnie de LY TOËT.

La semaine DANS LE MONDE

DU 1^{er} AU 7 FÉVRIER 1944

Pacifique.

— Sur terre, les forces américaines, appuyées par une puissante flotte de guerre alliée, ont effectué, le 1^{er} février, un débarquement dans plusieurs îles de l'archipel des Marshall, situé à 2.000 kilomètres dans le nord-est de l'archipel des Salomon.

Après une semaine de combats, les îles de Luot, Namur et Kwajalein seraient déjà aux mains des troupes américaines.

Les pertes navales alliées s'élèveraient à deux destroyers coulés et un croiseur incendié.

— Dans les airs, par suite de l'appui apporté aux troupes de débarquement, l'aviation alliée a été moins active au-dessus des bases japonaises du sud-ouest du Pacifique.

Rabaul, en Nouvelle-Bretagne, a été attaqué les 29, 30 et 31 janvier ; les bases d'Hansa, Alexishafen et Bun, en Nouvelle-Guinée, les 30 janvier et 3 février.

L'activité de l'aviation navale nipponne a été dirigée contre les différentes têtes de pont et bases avancées alliées suivantes :

— Tuluve et le cap Merkus, en Nouvelle-Bretagne, le 29 janvier ;

— Les aérodromes en Nouvelle-Géorgie, le 29 janvier ;

— Arawé, en Nouvelle-Bretagne ; Finshaffen, en Nouvelle-Guinée, et Bougainville, le 1^{er} février ;

— L'île Mono, le 4 février.

Russie.

— Dans la partie septentrionale du front germano-russe, les troupes soviétiques des généraux Meretskov et Goronov poursuivent leur grande offensive d'hiver dans la région comprise entre la côte du golfe de Finlande, le lac Peipus, sur la frontière d'Esthonie, et la ligne Novgorod-Pskov.

L'armée Goronov a atteint le fleuve Narva, nettoyant ainsi la côte russe de toute présence allemande depuis Léninegrad jusqu'à la frontière esthonienne.

Une autre colonne avançant le long de la voie ferrée Léninegrad-Luga, ne se trouve plus qu'à 30 kilomètres de cet important nœud ferroviaire desservant le front du Volkhov, au nord du lac Ilmen.

La voie ferrée Novgorod-Léninegrad a, de plus, été entièrement dégagée.

— En Ukraine occidentale, dans l'ancien territoire de Pologne, les troupes du général Vatutin ont repris l'offensive dans la partie sud de leur front et se sont emparées des centres de Rovno et de Luck, effectuant ainsi une nouvelle poussée de 90 kilomètres vers l'ouest.

— Dans le secteur situé au sud de Kiev, après cinq jours de combats acharnés, les troupes soviétiques du général Vatutin, opérant à l'est de Bielaia-Tserkov, et celles du général Ivan Koniev, opérant au nord-ouest de Kirovograd, ont effectué leur jonction dans le secteur de Zvenigorodka et réduit le saillant allemand dont la pointe atteignait le Dniepr, aux environs de Kanyev.

Neuf divisions d'infanterie et une division blindée allemandes auraient été encerclées à la suite de cette nouvelle offensive russe.

— Dans la boucle du Dniepr, les troupes soviétiques ont également lancé une double offensive partant de Krivoi-Rog et de Nikopol dans le but de réduire la seconde poche allemande qui s'étend jusqu'au sud de Dniepropetrovsk.

Italie.

— Au sud de Rome, les forces américaines de débarquement ont réussi, au cours de cette semaine, à élargir et à approfondir légèrement les dimensions

de la nouvelle tête de pont établie autour de Nettuno.

Toutefois leur poussée vers Rome paraît avoir été ralentie par les contre-attaques allemandes devenues particulièrement violentes aux environs de Cenzano, sur la route Rome-Nettuno.

— Sur la ligne du front méridional, la progression entamée la semaine dernière par les troupes franco-américaines le long de la route Mignano-Arce ne s'est poursuivie que très lentement.

La lutte paraît s'être cristallisée aux environs de Cassino dont l'occupation des faubourgs a été annoncée plusieurs fois par les Alliés.

EN FRANCE

Le 27 janvier. — Le Conseil municipal d'Hangest-sur-Somme, réuni en session ordinaire le 9 janvier 1944, sous la présidence de M. Camille Lourdel, maire de cette commune, remercie vivement l'armée d'Indochine pour le nouveau don de 350.000 francs qu'elle lui a fait parvenir.

31 janvier. — Dans l'allocution quotidienne de Radio Journal de France, M. Philippe Henriot, secrétaire général à l'Information, a commenté le 27, avec sa rude franchise habituelle, les mesures de protection qu'a prises le Gouvernement pour mettre à l'abri la population dans certains secteurs menacés d'invasion, notamment sur le littoral méditerranéen :

Verrons-nous aussi, a-t-il déclaré notamment, les raids massifs qui ont rasé de grandes cités allemandes et raseront-ils de même nos grandes agglomérations ? Certes, nul ne peut dire quel coin sera épargné, mais il est des points qui seront particulièrement intenable pour les populations civiles parce qu'elles ne pourront alors être ni ravitaillées, ni évacuées...

C'est pourquoi, a-t-il poursuivi, la sagesse consiste pour tous ceux qui peuvent volontairement s'éloigner et à qui leur situation ne fait pas un devoir de demeurer sur place, de le faire. De plus, partir dès maintenant offre des chances de trouver une installation avant que tout soit encombré et submergé, puisque les dispositions sont prises par le Gouvernement pour désigner les régions d'accueil.

S'adressant aux populations intéressées, M. Henriot a conclu : Il s'agit de profiter du répit laissé pour prévoir, organiser et réaliser dans le calme et l'ordre, ce repli, « stratégique » lui aussi, qui vous est aujourd'hui conseillé.

Avec du sang-froid et de la discipline vous pouvez mettre à l'abri vos familles et vos personnes : qui d'entre vous voudrait aujourd'hui avoir la responsabilité de compromettre par son indiscipline le salut de tout ce qui peut être sauvé ?

3 février. — L'attention des milieux littéraires français se porte actuellement sur quelques écrivains annamites résidant en ce moment en France et qui ont entrepris de faire connaître au public français la poésie annamite et la littérature extrême-orientale.

Parmi eux, on compte en particulier MM. Pham-van-Tri et Hoang-xuan-Nhi ; ce dernier, originaire d'une modeste famille de Ha-tinh, grâce à une bourse allouée par la Société d'Encouragement aux Etudes Occidentales (Nhu tây du hoc) a pu poursuivre ses études en France, où il a obtenu la licence en

philosophie et les diplômes d'Etudes supérieures à la Sorbonne et de l'Ecole des Langues Orientales.

M. Nhi a publié dans le *Mercure de France*, en 1938, des traductions des poèmes « Nguu-Lang Chuc-Nu » et « Chinh-phu-ngâm », qui ont été rééditées en 1940. Il a fait paraître en 1943, un roman autobiographique « Hiêu-Tâm » (*Etudiant d'Extrême-Orient*) où il raconte son enfance, les vicissitudes de son existence, son amour déçu.

La librairie Stock compte d'autre part publier prochainement un recueil de traductions de poèmes en annamite dues notamment à Hoang-xuan-Nhi et à d'autres écrivains.

Dans une déclaration à la presse, M. Pierre Taittinger a rappelé que, au cours des entretiens de la délégation du Conseil municipal avec le Chef de l'Etat, il a évoqué le problème de l'esprit public, particulièrement à Paris.

On pouvait tout redouter, dit-il, de la part d'une population traditionnellement fiévreuse, frondeuse même, et traversant une épreuve morale et physique singulièrement douloureuse. On ne saurait trop mettre en relief la leçon de calme, de sagesse, de dignité qu'elle donne en ce moment à beaucoup de collectivités, à beaucoup de Français certainement plus favorisés par le sort.

Il nous a plu de souligner devant le Maréchal cette constatation réconfortante et d'exprimer le désir profond des représentants de Paris de se jeter aux premiers rangs dans le combat, dans la véritable croisade qu'il importe plus que jamais d'entreprendre pour la réconciliation des esprits.

Nous sommes de ceux qui pensent qu'avec du bon sens, de l'énergie et surtout avec une conception saine du devoir patriotique, il est toujours possible d'éviter des troubles sociaux.

6 février. — Une importante réforme de l'enseignement médical est en préparation sous le double contrôle du ministère de l'Education Nationale et du ministère de la Santé.

Les grandes lignes de cette réforme tendent vers l'unification de l'enseignement. Il existait trop de divergences entre les Facultés et certaines ne possédaient pas de laboratoires et de matériel d'enseignement suffisant. Aussi les trois dernières années d'études se feront dans les Facultés équipées pour un enseignement solide.

La réorganisation porte également sur le stage dans les hôpitaux, mais des divergences de vues subsistent à ce sujet. La commission a décidé, en tout cas, de rendre obligatoire l'institution de l'externat dans les hôpitaux. De plus, le nombre des candidats sera limité et leur nombre sera fixé par le Conseil de l'ordre des médecins.

Parmi les étudiants annamites de la section des Sciences en France, M. Buu-Hoi, par ses recherches scientifiques et chimiques, a acquis une grande réputation dans les milieux savants et médicaux de la Métropole.

Fils de S. E. Ung-Uy, ministre des Rites à Hué, M. Buu-Hoi, étudiant en pharmacie, avait obtenu sa licence ès sciences et préparait sa thèse de doctorat quand la guerre éclata.

Depuis quatre ans, il s'est donné tout entier à la recherche de médicaments contre la lèpre, la tuberculose et le cancer.

Partant d'une huile végétale employée pour combattre la lèpre, il a trouvé un médicament actuellement expérimenté en France. Les milieux médicaux attendent beaucoup de ce remède.

M. Buu-Hoi espère également trouver des remèdes efficaces contre la tuberculose et le cancer.

M. Buu-Hoi est actuellement conseiller d'une grande pharmacie de Paris.

REVUE DE LA PRESSE INDOCHINOISE

ANTHROPOPHAGIE

(Souvenirs de Jules Claretie)

L'amiral Bruat, qui avait beaucoup voyagé en Polynésie, soutenait à ses officiers que la civilisation avait extirpé de ces îles toute habitude d'anthropophagie.

On amena un jour devant lui un roi d'une île voisine où il se trouvait, il se soumit à la France, et qui s'était fait conduire au vaisseau amiral pour demander réparation d'une injure.

L'amiral fit appeler l'interprète et le roi parla. Il venait se plaindre, avec fureur, d'un autre roi son voisin qui avait mangé un enfant.

« Un enfant ! s'exclama l'amiral.

— Un enfant », répéta l'interprète.

Emu, l'amiral regarda ses officiers d'un air de triomphe.

« Eh bien, messieurs, dit-il, vous voyez, l'anthropophagie est une chose si abominable que voici un roi qui, parce qu'il nous sait humains et civilisés, se plaint à nous de la sauvagerie de son voisin qui mange les enfants. J'en étais bien sûr ! Dévorer son semblable est chose hors nature ! »

L'amiral rayonnait.

« Pardon, dit alors doucement l'interprète, vous ne m'avez pas laissé achever, amiral. Ce roi se plaint, en effet, de ce que son voisin ait mangé un enfant, mais il se plaint surtout que son collègue ait mangé l'enfant... sans l'inviter à en prendre sa part.

— Le diable l'emporte ! dit l'amiral Bruat. Renvoyez cet ogre bien vite ! »

Et depuis lors, il ne parla plus jamais d'anthropophagie.

Jules Claretie conte également qu'étant en Chine, un officier de marine de ses amis avait demandé à un commissaire impérial chinois de lui donner un serviteur. Ce commissaire impérial lui envoya donc un enfant d'une quinzaine d'années, fort intelligent et assez rusé.

L'officier s'aperçut un jour que le gavroche du fleuve Jaune lui volait ses mouchoirs avec une adresse de pickpocket anglais. Il le renvoya au commissaire chinois en lui expliquant la chose.

« Punissez-le, ajoutait-il ; cela ne me regarde pas. »

A quelques jours de là, l'officier rencontre le commissaire qui vient à lui tout souriant :

« Eh bien ! votre petit voleur, je l'ai puni... Il n'y reviendra plus ! »

— C'est parfait, dit l'officier. Maintenant, renvoyez-le moi ; il est assez puni et j'en ai grand besoin.

— Vous le renvoyer ? s'écria le Chinois stupéfait.

Mais c'est impossible ! Vous m'avez dit de le punir, je l'ai puni. On lui a coupé la tête. »

Et Jules Claretie d'ajouter que depuis ce temps-là, son ami l'officier de marine ne se plaignit plus jamais qu'on lui volât ses mouchoirs.

(COURRIER D'HAIPHONG, 1^{er} février 1944.)

Ad gloriam crachin !

Crachin, mon beau crachin, te voilà revenu, Brouillard parfois léger, le plus souvent ténu, Voile opaque et discret qui, dans l'air immobile, Flotte comme un coton qui n'a rien d'hydrophile.

De nos jours le ciel bleu nous paraissait trop nu ; Crachin, mon beau crachin, merci d'être venu

Car nous préférons tous à l'azur qui s'irise
Le ciel bleu recouvert de ta blanche chemise.

Crachin qui autrefois mettais sur le Tonkin,
Dès que l'hiver renait, un sombre baldaquin
Enveloppant les cœurs de son spleen cafardique
Sois bénis sur un ton vibrant, dithyrambique.

Car quoique nébuleux, léger, inconsistant
Quoique brume crasseuse ou brouillard attristant
Purée impénétrable, opaque, ténébreuse,
Hygrométriquement : humide ou bien aqueuse,

Scientifiquement : nimbus ! quel joli nom !
Amusant, symbolique, évoquant des flons-flons ;
Métaphoriquement : cotonnade légère
Dans laquelle, le soir, s'enveloppe la terre,

Tu es, crachin, béni par tous les Tonkinois,
Par les rails, par les ponts, par les ports, par les toits,
Etant le protecteur, qui, quoique fin, empêche
Que de là-haut, du ciel, ne descendent en flèche
Ce que nous, vieux poilus, appelions « des marmits' »
Et qu'on nomme aujourd'hui « Bigorneaux ». Sic
[transit !]

J. G.

(ACTION, 3 février.)

Le soliloque du dispersé.

Les précautions auxquelles nous astreignent les contingences de l'heure, nous valent de pénibles corvées. Ce n'est pas la moindre que de procéder à la compression maxima du volume de nos bagages, après inventaire rigoureux de notre strict nécessaire.

Quelles hésitations dans le tri de notre pauvre saint-frusquin, parmi cette multitude d'inutilités à l'accumulation desquelles, sous la nomenclature de « ça peut servir », nous a depuis toujours irrésistiblement poussés la manie héritée, sinon de notre mère, du moins de l'une de nos plus proches grand-mères !

Le « soliloque du dispersé » devant ses armoires ouvertes, sa commode aux tiroirs étalés, parmi malles et cantines béantes, a quelque chose de ridicule et de déchirant, dont on voudrait confier l'expression à la lyre d'un Jehan Rictus, en sabir tonkinois.

« Allons, vite, vite ! Encore ce tiroir ! Qu'est-ce que c'est que ça... des vieilles factures... un pull-over 4 p. 90... des box calf 6 p. 50... sans blague ?... quel heureux temps ! Déchirons... Et ça ? mes quittances de loyer ! 50 fois 60 piastres ! Le prix de construction de ma cage à lapins ! Vivement le moratoire ! Déchirons... Oh ! Eh bien, la voilà, ma garniture de

boutons de spencer... moi qui l'ai tant cherchée... et qui suis encore inconsolable de n'avoir pu, à cause de ça, aller au théâtre l'autre samedi, applaudir au succès de la troupe saisonnière !... Mais, il y manque un des six gros boutons ? !... Je me disais aussi, l'autre semaine, en voyant une broche de jais à l'échancrure du cai-ao de ma Thi-Hai : « J'ai vu ça quelque part... » O coquetteries, jusqu'où nous nous nichons !... Et là, à côté ! Oh ! chic ! un tube de Dagénan... Zut ! il est vide ? allez ! au panier !... »

Mon boy se précipite et l'emporte. Je m'enquiers. Explication : « Moi connaître camarade moyen acheter beaucoup cher... » Et je songe aux agglomérés « farine laquée », heureusement inoffensifs, que ce petit tube d'aluminium offrira demain à un heureux client ; ainsi qu'à l'immense soulagement qu'en éprouvera... son portefeuille. Et puis voilà des lettres ! Quelle manie de garder des lettres ! et quel danger, parfois ! « Celle-là ? ah, oui, Edmond, gêné, il me rendra ça plus tard... ou jamais... et celle-ci ?... pauvre Alfred ! qu'est-ce qu'il disait ? Oh ! oui !... trop de cœur ! un romantique... et elle !... quelle garce !... il aurait mieux fait d'épouser ce « pauvre chou » d'Hélène... la vie... ! Allons ! déchirons. »

Et j'entends se prolonger au fond de la corbeille, le déchirement du papier. Ce sont les deux morceaux de la lettre, parlant de la « garce » et du « pauvre chou » qui continuent « à faire bataille ». Oh ! jalousie ! quand tu nous tiens !...

« Allez, oust ! dans la malle, ces quatre paires de chaussettes de soie noire, reprises jusqu'en haut par ma Thi-Hai à la broche, avec du gros coton perlé rose pâle ! Si au moins il était blanc, je pourrais prétexter un demi-deuil !... Une enveloppe ?... trois photos d'identité 1939 !... Au fond, je n'étais pas si moche que ça, il y a quatre ans ! (un regard vers la glace)... tout de même, en quatre ans, ce qu'on devient ! Déchirons ! Encore des lettres !... celles-là de France... juillet 1940... de ma sœur, pauvre amie, quel drame !... déchirons !... déchirons ! ?... »

Non ! ne déchirons pas ! Il est des papiers qui sont des testaments. Gardons ceux-là pieusement, sous reliure pourpre pour les bibliothèques de nos enfants, afin qu'ils apprennent, mieux que leurs stupides aînés, leur histoire de France. Cela leur évitera l'obligation d'alléger leurs bagages, en vue de pérégrinations incertaines.

L. P. A.

(ACTION, 3 février.)

Le plus lucratif des commerces.

Ce serait d'acheter les hommes ce qu'ils valent et de les revendre ce qu'ils s'estiment.

Petit SENN.

(COURRIER D'HAIPHONG, 2 février.)

LA VIE INDOCHINOISE

La fête anniversaire de S. M. la Reine Mère.

A l'occasion de la fête anniversaire de la naissance de S. M. la Reine Mère, M. le Résident Supérieur Grandjean, accompagné des membres de son cabinet, s'est rendu le 31 janvier 1944 au Palais Diên-Tho. En présence de S. M. l'Empereur, de S. A. I. le Prince héritier, des ministres de la Cour d'Annam, M. le Résident Supérieur a apporté à S. M. la Reine-Mère les vœux du Maréchal, du Gouvernement, du Vice-Amiral d'Escadre Jean Decoux, Gouverneur Général de l'Indochine, de tous les Français d'Annam, enfin ses vœux personnels.

S. M. la Reine Mère a remercié le Chef du Protectorat qui s'est retiré quelques instants après.

Tournée du Gouverneur Général à Sam-neua.

L'Amiral Decoux a quitté Hanoi, le 31 janvier, pour se rendre en tournée d'inspection à Samneua.

En cours de route il s'est arrêté successivement à Mòc-chau puis à Muong-hang, dont il a visité le centre artisanal.

A Samneua, dans la matinée du 1^{er} février, l'Amiral s'est rendu au groupe scolaire où il a assisté au salut aux couleurs, suivi d'une démonstration d'éducation physique exécutée sur le stade par les élèves.

Dans l'après-midi, il est allé inspecter les chantiers de la route qui doit débloquent Samneua en direction du Laos, en reliant le chef-lieu des Hua-Phans à la route Coloniale n° 7 (route de la Reine-Astrid). Entreprise depuis à peine plus d'un an, cette voie nouvelle progresse rapidement, malgré des moyens réduits, grâce au dévouement et à l'énergie des di-

verses autorités françaises et laotiennes qui en ont la charge.

Le Gouverneur Général est rentré à Hanoi dans la soirée du 2 février.

L'Amiral Decoux remercie les habitants de Kouang-tcheou-wan.

Le Chef de la Fédération a adressé au Résident Supérieur, Administrateur en Chef du Territoire de Kouang-tcheou-wan, le télégramme suivant :

J'accuse réception de votre télégramme du 1^{er} février m'informant du montant des souscriptions volontaires pour le Secours National au cours du premier trimestre 1944. Je vous adresse mes chaleureuses félicitations pour le résultat obtenu et vous demande de transmettre aux donateurs l'expression de ma vive gratitude pour leur générosité.

Naissances, Mariages, Décès...

NAISSANCES.

TONKIN

Anne, Marie, petite sœur de Gérard, Nicole et Jean Butor-Blamont (24 janvier 1944) ;

Alain, fils de M. et de M^{me} Roigt (26 janvier 1944) ;

Michèle, fille de M. et de M^{me} Billamboz (26 janvier 1944) ;

Joseph, François, petit frère de Odette, Jean, Yvette, Georges et Guy Fabre (1^{er} février 1944) ;

Marie-Clotilde, fille de M. et de M^{me} Rémy (3 février 1944) ;

COCHINCHINE

Alix, Simone, Rosemonde, fille de M. et de M^{me} Bonneau (21 janvier 1944) ;

Claude, fille de M. et de M^{me} Frinzine (23 janvier 1944) ;

Christiane, fille de M. et de M^{me} Boulangest (23 janvier 1944) ;

Marcelle, fille de M. et de M^{me} René Monteau (23 janvier 1944).

FIANÇAILES

TONKIN

M. Louis Sarazin avec M^{lle} Jeanne Samy.

MARIAGES.

COCHINCHINE

M. Brunet Moret avec M^{lle} Françoise Mourral, (29 janvier 1944) ;

M. Grebot avec M^{lle} Marcelle Ginelle (29 janvier 1944).

ANNAM

M. Revel avec M^{lle} Yvette Peig (15 janvier 1944) ;

M. Edouard Le Blanc avec M^{lle} Félicie Tamby (5 février 1944).

DÉCÈS.

ANNAM

M. Frédéric Phaure (26 janvier 1944).

TONKIN

M. Jean Rust (1^{er} février 1944).

COCHINCHINE

M^{me} Nguyễn-tan-Si, née Pham-thi-Tan (27 janvier 1944) ;

M^{lle} Joséphine Isidore (28 janvier 1944) ;
M. Jean-Pierre Lagravère (22 janvier 1944) ;
M. Anna Ponnoussamy (24 janvier 1944) ;
M. Pierre Fraimbault (24 janvier 1944) ;
M. François Bordessoule (24 janvier 1944) ;
M. Marius Gorsse (25 janvier 1944) ;
M. Lerouge (1^{er} février 1944) ;
M. Henri Rochard (27 janvier 1944).

LES LIVRES

A. FONTANEL vient de faire éditer à l'Imprimerie S. I. L. I., à Saigon un poème d'une belle venue intitulé *France éternelle*, dédié à la jeunesse de France et de l'Empire. Il a été lu, fort bien d'ailleurs, récemment, à Radio-Saigon. Le produit de la vente de cette belle plaquette est affecté aux victimes de la guerre en Indochine. En voici quelques extraits :

*Savants éducateurs et doctes politiques
Aux prêches si profonds qu'ils en sont hermétiques,
Ecoutez, s'il vous plaît, parler le Maréchal.
Son style est du plus pur, du plus rare métal.
Pas un mot qui ne soit simple et compréhensible.
Pas un mot qui ne soit de tous intelligible.
Nulle grandiloquence. Un langage épuré
Fait pour le paysan comme pour le lettré,
Et dans la phrase noble, harmonieuse et claire,
Le souci d'être vrai et non celui de plaire.
Et vous pouvez noter que ses mâles discours,
Bien que substantiels, n'en sont pas moins très courts.
Politiciens bavards qui semiez de la haine
Dans le cœur des Français, prenez-en de la graine !*

*Ne pense, cher petit, ne pense qu'à la France.
Non pour la naturelle et profonde attirance
Qu'elle exerça sur tous, partout et de tout temps,
Mais parce que c'est là que sont nés tes parents.
Va, parcours ton pays, hante ses cathédrales,
Ses châteaux, ses musées aux fresques triomphales,
Ses barrages, ses ports, ses ponts, ses monuments ;
Alors tu maudiras ceux dont les errements
Font qu'en ces jours de deuil, tu dois courber la tête.
Et songeant au Passé, songeant à la défaite,
Jure-toi que jamais, plus jamais les Français
N'entendront à nouveau les discours insensés
De quelques quarterons de rêveurs incurables,
A qui nous redevons d'être si misérables.*

Publication de l'École Française d'Extrême-Orient.

Le volume XXX des *Publications de l'École Française d'Extrême-Orient* vient de paraître. Consacré aux *Recherches préhistoriques dans la région de Mlu Prei*, par M. Paul Lévy, chef du Service Ethnologique de l'École Française d'Extrême-Orient, il est accompagné de comparaisons archéologiques et suivi d'un vocabulaire français-kuy. Ce qui caractérise particulièrement cet ouvrage, qui ne contient pas moins de 66 planches hors-texte, c'est le soin extrême avec lequel l'auteur a décrit et classé les objets qu'il a découverts dans des gisements préhistoriques situés aux alentours de Mlu Prei, au sud de la chaîne des Dangrek, dans une région presque déserte et d'accès encore difficile. Cette publication fera mieux connaître, pour la première fois, à l'étranger, un outillage préhistorique indochinois très varié, dont M. Paul Lévy a su, en même temps, dégager les affinités et les origines tant avec la Préhistoire d'Asie qu'avec celle de l'Europe.

Presque en même temps que cet ouvrage, l'École Française d'Extrême-Orient a fait paraître le fascicule I du tome III de l'*Inventaire du fonds chinois de la Bibliothèque de l'École Française d'Extrême-Orient*. Il contient les articles *Lie à Lu*.

COURRIER DE NOS LECTEURS

~ Abonné 532, à Tourane. — Voici les renseignements que vous nous demandez au sujet du Musée Blanchard-de-La-Brosse à Saigon :

Une nouvelle section vient d'être ouverte aux 325 objets découverts jusqu'ici dans le site de Go-oc-eo (province de Long-xuyên), site où l'Ecole Française d'Extrême-Orient entreprendra en février prochain des fouilles méthodiques. Parmi les acquisitions les plus importantes de cette section, figurent un torse hanché en grès, une médaille romaine en or d'Antonin le Pieux, datée de 152 av. J.-C., un gros camée sassanide en une pierre bleue turquoise qui représente un personnage à barbe nattée et bonnet perlé, humant une fleur, plusieurs entailles en cornaline et en cristal de roche gravées de caractères sanskrits du ^v siècle, de personnages ou d'animaux. Deux d'entre elles, d'une très grande finesse, représentent, l'une la libation au feu, l'autre un lion d'aspect naturaliste. D'autres camées montrent des attributs brâhmaniques. Des agrafes et de nombreuses bagues en or sont enrichies de décors perlés ou filigranés.

~ R. P. X..., à Hanoi. — Nous avons recherché pour vous les paroles prononcées par Mgr Valeri, nonce apostolique, à Albi, en novembre dernier. Les voici :

« Le programme du Saint Père se rapproche beaucoup de celui du Chef magnifique de la France, le Maréchal Pétain. En effet, son programme est, lui aussi : Famille, Travail, Patrie ; la famille, base essentielle de l'humanité, le travail sans lequel rien ne peut tenir debout et la patrie, synonyme de l'héritage reçu des générations passées.

» Lorsque la guerre sera terminée, l'humanité ne pourra se passer de la France. Elle aura besoin de ces valeurs spirituelles, de ces idées que la France a semées de façon si chevaleresque dans les temps passés. Elle collaborera ainsi à donner à l'humanité la prospérité et la paix. »

Croyons-en l'expérience bimillénaire de Rome, mais obéissons aussi au proverbe « Aide-toi... ».

~ Abonné 1583, à Saigon. — Voici les plus récents renseignements qui nous sont parvenus sur les mesures prises en France en faveur de l'urbanisme :

M. Hauteœur, secrétaire général des Beaux-Arts, a récemment exposé, dans une conférence à Vichy, quelles dispositions avaient été adoptées contre la « laideur » :

— Mesures de protection des sites ;
— Loi sur l'affichage ;
— Règlement de la profession d'architecte et institution d'un « ordre des architectes ».

« D'accord avec les autres administrations, a précisé M. Hauteœur, des servitudes sont imposées dans les villes et une loi d'urbanisme étend à toute la France l'obligation d'obtenir une autorisation pour bâtir. Il n'est plus possible désormais d'élever un monument sans l'approbation du ministère des Beaux-Arts. »

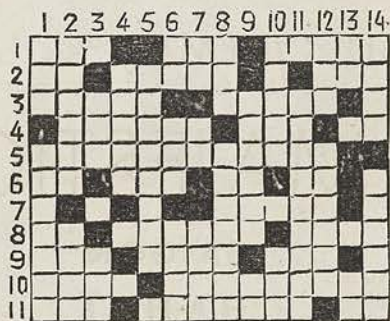
Recherchons nos 1, 2, 3, 5, 6, 7, 8, 9, 14, 15, 16, 18, 19, 20, 163 d'Indochine.

Faire offre à la Revue.

MOTS CROISÉS N° 145

Horizontalement.

1. — Prénom anglais — Jeu de hasard — Roi européen.
2. — Se trouva, selon la légende, dans une rivière de Lydie, après qu'un roi y eut pris un bain — Académie de musique — Prénom d'un peintre.
3. — Fut intempérant — Chansonnier.
4. — Place forte d'Italie — Onomatopée — Forme deux cantons.
5. — Ville française de plus de 50.000 habitants, qui n'est ni une préfecture ni une sous-préfecture.
6. — Très palmé — Une douce chose — Court dans la prairie — Phonétiquement évoque le nom d'une barmaid antique.
7. — Savant docteur.
8. — Sert à lier les parties du discours — Siège de magistrat — Effort pénible.
9. — Homme plaisant — Chef-lieu de canton le plus peuplé de nos départements — Lettre grecque.
10. — Outil de voiturier — Chef-lieu de canton, le plus peuplé de son département.
11. — Existe — Va fonder une colonie — Désigne.



Verticalement.

1. — Nous appartenent — Orange.
2. — Col savoyard — Exercices militaires.
3. — Trois lettres de poulet — Heure fixée par les généraux en chef — Pièces de vers.
4. — Borda.
5. — Chef-lieu de canton, le plus peuplé de son département.
6. — Cri de mammifère — Fait tort — Piège.
7. — Préfixe — Fin de verbe — Sous-préfecture.
8. — Véhicule — Est promis aux flammes.
9. — Renflement des formes de l'avant des anciens vaisseaux — D'un verbe gai.
10. — Livre sacré — Début de Pamela.
11. — Chef-lieu de canton, le plus peuplé de son département.
12. — Tient à l'argent — Stupéfais.
13. — Conjonction — Dialecte.
14. — La poésie — Opéra de Verdi.

SOLUTION DES MOTS CROISÉS N° 144



Vu pour autorisation d'imprimer (Arrêté n° 6921 du 2-10-42).

Le Gérant : TRUONG-CONG-DINH.

Imprimerie G. TAUPIN ET C^{ie}

COMPAGNIE DES EAUX ET D'ÉLECTRICITÉ DE L'INDOCHINE

SOCIÉTÉ ANONYME AU CAPITAL DE 95.000.000 DE FRANCS

Siège Social à PARIS : 62 bis, Av. d'Iéna, 16^e arrondissement

-:- Direction Générale à Saigon : 72, Rue Paul-Blanchy -:-

Usines Électriques à Saigon, Cholon, Phnompenh, Dalat

ÉTUDES, FOURNITURES ET MONTAGE

de toutes installations élect-iques particulières et industrielles, hydrauliques et frigorifiques

FOURNITURE, POSE ET RÉPARATION

de matériel d'éclairage électrique, ventilation force motrice, etc...

Registre de Commerce Saigon N° 278

AU CINÉMA

MAJESTIC

SAIGON

HANOI

Les meilleurs films
dans les meilleures salles

BIBLIOPHILES !

Le Tome II, édition de luxe des

PAROLES DU MARÉCHAL

(groupant les Tomes III et IV de l'édition ordinaire) est paru.

Adressez-vous à la

Librairie TAUPIN, à Hanoi.

Prix de vente : **10 piastres**

Envoi par poste recommandé : **10 \$ 90**

Envoi contre remboursement : **11 30**

La Table des matières de la Revue est parue

Cette table contient 120 pages et est éditée pour la première fois depuis la parution de la Revue ; elle embrasse deux ans et demi de publication, du 1^{er} septembre 1940 à fin 1942. Elle est divisée en table par noms d'auteurs, table par matières et table des illustrations.

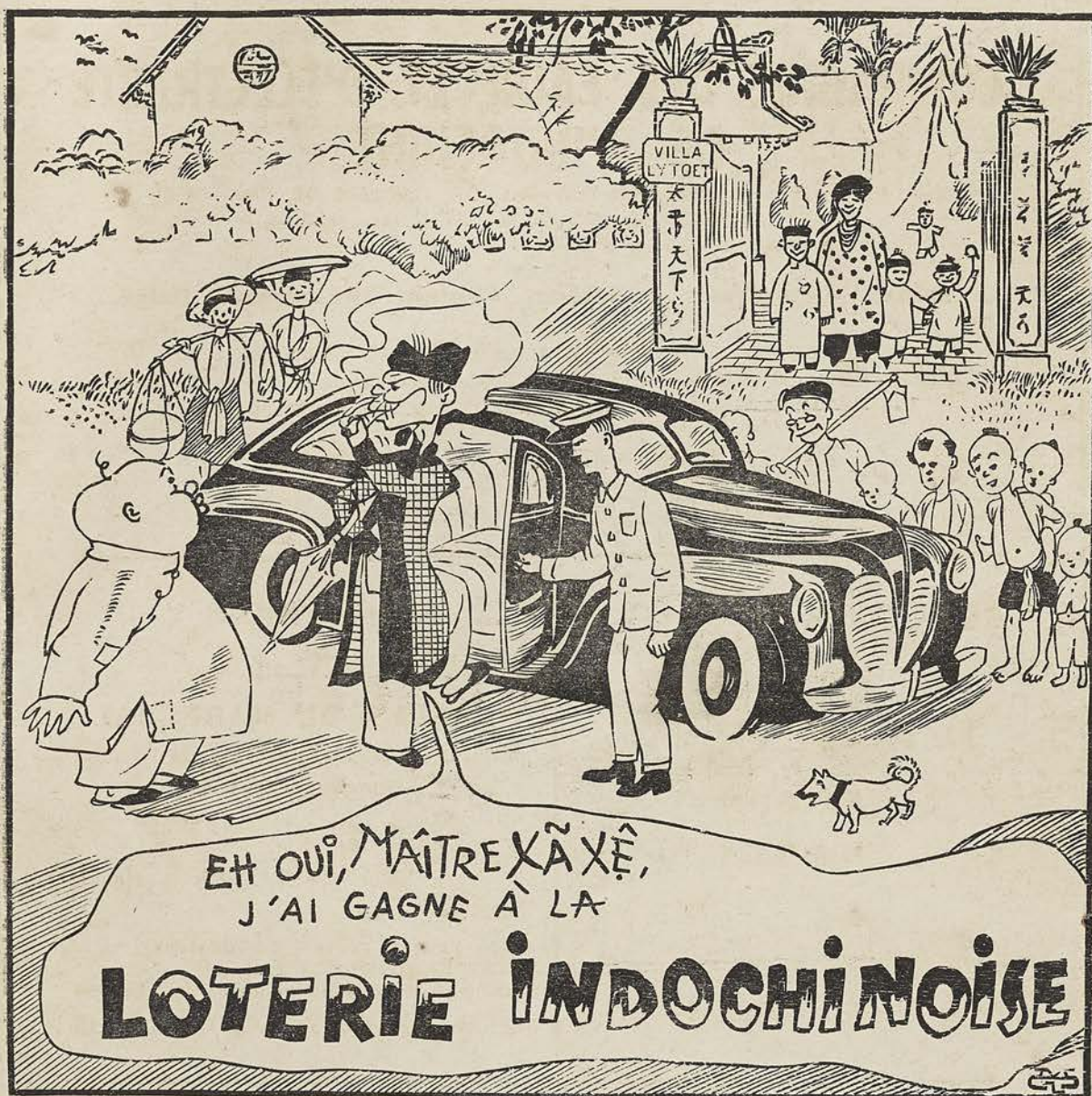
Elle sera envoyée à tout lecteur ou abonné qui en fera la demande accompagnée d'un mandat-poste de 1 \$ 60 et elle est en vente au prix de 1 \$ 50 chez les dépositaires :

Librairie TAUPIN et à l'IDEO, Hanoi ;

Librairie LE THANH TUAN à Hué ;

Librairies PORTAIL et ARDIN à Saigon ;

Librairie PORTAIL à Phnompenh.



SOCIÉTÉ INDOCHINOISE D'ÉLECTRICITÉ

SOCIÉTÉ ANONYME AU CAPITAL DE 60.000.000 DE FRANCS

Siège Social : 62 bis, Avenue d'Iéna, PARIS

Inspection : 69, B^d Francis-Garnier, HANOI

TOUTES LES APPLICATIONS DE L'ÉLECTRICITÉ :

Étude, Fourniture et Montage de toutes installations électriques et hydrauliques — Fourniture, pose, réparations de matériel d'éclairage, ventilation, force motrice, etc...

Pour tous renseignements, s'adresser aux Bureaux de la Société :

HANOI — HAIPHONG — NAMDINH — FORT-BAYARD
et dans les principaux centres du Delta.

— OFFSET —
PHOTOGRAVURE
TYPOGRAPHIE
IMPRIMERIE
TAUPIN & C^{IE}

8, 10, 12, RUE DUVILLIER — HANOI

TÉL. N^{os} 147-148
